

The Project Gutenberg eBook of Le Tour du Monde; Californie

This ebook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this ebook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you'll have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Le Tour du Monde; Californie

Author: Various
Editor: Édouard Charton

Release date: November 1, 2007 [eBook #23285]

Language: French

Credits: Produced by Carlo Traverso, Christine P. Travers and the
Online Distributed Proofreading Team at <http://www.pgdp.net>
(This file was produced from images generously made
available by the Bibliothèque nationale de France
(BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>)

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE TOUR DU MONDE; CALIFORNIE ***

Note au lecteur de ce fichier digital:

Ce fichier est un extrait du recueil du journal "Le Tour du monde: Journal des voyages et des voyageurs" (2ème semestre 1860).

Les articles ont été regroupés dans des fichiers correspondant aux différentes zones géographiques, ce fichier contient les articles sur la Californie.

Chaque fichier contient l'index complet du recueil dont ces articles sont originaires.

LE TOUR DU MONDE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE M. ÉDOUARD CHARTON
ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1860
DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND
LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

1860

TABLE DES MATIÈRES.

Arrivée en Sicile. — Palerme et ses habitants. — Les monuments de Palerme. — La cathédrale de Monreale. — De Palerme à Trapani. — Partenico. — Alcamo. — Calatafimi. — Ruines de Ségeste. — Trapani. — La sépulture du couvent des capucins. — Le mont Éryx. — De Trapani à Girgenti. — La Lettica. — Castelvetro. — Ruines de Sélinonte. — Sciacca. — Girgenti (Agrigente). — De Girgenti à Castrogiovanni. — Caltanissetta. — Castrogiovanni. — Le lac Pergusa et l'enlèvement de Proserpine. — De Castrogiovanni à Syracuse. — Calatagirone. — Vizzini. — Syracuse. — De Syracuse à Catane. — Lentini. — Catane. — Ascension de l'Etna. — Taormine. — Messine. — Retour à Naples.

VOYAGE EN PERSE, fragments par M. le comte A. DE GOBINEAU (1855-1858), dessins inédits de M. JULES LAURENS.

Arrivée à Ispahan. — Le gouverneur. — Aspect de la ville. — Le Tchéhar-Bâgh. — Le collège de la Mère du roi. — La mosquée du roi. — Les quarante colonnes. — Présentations. — Le pont du Zend-è-Roub. — Un dîner à Ispahan. — La danse et la comédie. — Les habitants d'Ispahan. — D'Ispahan à Kaschan. — Kaschan. — Ses fabriques. — Son imprimerie lithographique. — Ses scorpions. — Une légende. — Les bazars. — Le collège. — De Kaschan à la plaine de Téhéran. — Koum. — Feux d'artifice. — Le pont du Barbier. — Le désert de Khavèr. — Houzé-Sultan. — La plaine de Téhéran. — Téhéran. — Notre entrée dans la ville. — Notre habitation.

Une audience du roi de Perse. — Nouvelles constructions à Téhéran. — Température. — Longévité. — Les nomades. — Deux pèlerins. — Le culte du feu. — La police. — Les ponts. — Le laisser aller administratif. — Les amusements d'un bazar persan. — Les fiançailles. — Le divorce. — La journée d'une Persane. — La journée d'un Persan. — Les visites. — Formules de politesses. — La peinture et la calligraphie persanes. — Les chansons royales. — Les conteurs d'histoires. — Les spectacles: drames historiques. — Épilogue. — Le Démavend. — L'enfant qui cherche un trésor.

VOYAGES AUX INDES OCCIDENTALES, par M. ANTHONY TROLLOPE (1858-1859); dessins inédits de M. A. DE BÉRARD.

L'île Saint-Thomas. — La Jamaïque: Kingston; Spanish-Town; les *réserves*; la végétation. — Les planteurs et les nègres. — Plaintes d'une Ariane noire. — La toilette des négresses. — Avenir des mulâtres. — Les petites Antilles. — La Martinique. — La Guadeloupe. — Grenada. — La Guyane anglaise. — Une sucrerie. — Barbados. — La Trinidad. — La Nouvelle-Grenade. — Sainte-Marthe. — Carthagène. — Le chemin de fer de Panama. — Costa Rica: San José; le Mont-Blanco. — Le Serapiqui. — Greytown.

VOYAGE DANS LES ÉTATS SCANDINAVES, par M. PAUL RIANT. (Le Télémark et l'évêché de Bergen.) (1858.—Inédit.)

LE TÉLÉMARK. — Christiania. — Départ pour le Télémark. — Mode de voyager. — Paysage. — La vallée et la ville de Drammen. — De Drammen à Kongsberg. — Le cheval norvégien. — Kongsberg et ses gisements métallifères. — Les montagnes du Télémark. — Leurs habitants. — Hospitalité des *gaards* et des *sæters*. — Une sorcière. — Les lacs Tinn et Mjøs. — Le Westfjord. — La chute du Rjukan. — Légende de la belle Marie. — Dal. — Le livre des étrangers. — L'église d'Hitterdal. — L'ivresse en Norvège. — Le châtelain aubergiste. — Les lacs Sillegjord et Bandak. — Le ravin des Corbeaux.

—*Le Saint-Olaf* et ses pareils. — Navigation intérieure. — Retour à Christiania par Skien.

L'ÉVÊCHÉ DE BERGEN. — La presqu'île de Bergen. — Lærdal. — Le Sognefjord. — Vossevangen. — Le Vöringfoss. — Le Hardangerfjord. — De Vikoër à Sammanger et à Bergen.

VOYAGE DE M. GUILLAUME LEJEAN DANS L'AFRIQUE ORIENTALE (1860.—Texte et dessins inédits.)—Lettre au Directeur du *Tour du monde* (Khartoum, 10 mai 1860).

D'ALEXANDRIE À SOUAKIN. — L'Égypte. — Le désert. — Le simoun. — Suez. — Un danger. — Le mirage. — Tor. — Qosséir. — Djambo. — Djeddah.

VOYAGE AU MONT ATHOS, par M. A. PROUST (1858.—Inédit.)

Salonique. — Juifs, Grecs et Bulgares. — Les mosquées. — L'Albanais Rabottas. — Préparatifs de départ. — Vasilika. — Galatz. — Nedgesalar. — L'Athos. — Saint-Nicolas. — Le P. Gédéon. — Le couvent russe. — La messe chez les Grecs. — Kariès et la république de l'Athos. — Le voïvode turc. — Le peintre Anthimès et le pappas Manuel. — M. de Sévastiannoff.

Ermites indépendants. — Le monastère de Koutloumousis. — Les bibliothèques. — La peinture. — Manuel Panselinos et les peintres modernes. — Le monastère d'Iveron. —

Les carêmes. — Peintres et peintures. — Stavronikitas. — Miracles. — Un Vroukolakas. — Les bibliothèques. — Les mulets. — Philotheos. — Les moines et la guerre de l'Indépendance. — Karacallos. — L'union des deux Églises. — Les pénitences et les fautes.

La légende d'Arcadius. — Le pappas de Smyrne. — Esphigmenou. — Théodose le Jeune. — L'ex-patriarche Anthymos et l'Église grecque. — L'isthme de l'Athos et Xerxès. — Les monastères bulgares: Kiliandari et Zographos. — La légende du peintre. — Beauté du paysage. — Castamoniti. — Une femme au mont Athos. — Dokiarios. — La secte des Palamites. — Saint-Xénophon. — La pêche aux éponges. — Retour à Kariès. — Xiropotamos, le couvent du Fleuve Sec. — Départ de Daphné. — Marino le chanteur.

VOYAGE D'UN NATURALISTE (CHARLES DARWIN).—L'archipel Galapagos et les attoles ou îles de coraux.—(1838).

L'ARCHIPEL GALAPAGOS. — Groupe volcanique. — Innombrables cratères. — Aspect bizarre de la végétation. — L'île Chatam. — Colonie de l'île Charles. — L'île James. — Lac salé dans un cratère. — Histoire naturelle de ce groupe d'îles. — Mammifères; souris indigène. — Ornithologie; familiarité des oiseaux; terreur de l'homme; instinct acquis. — Reptiles; tortues de terre; leurs habitudes.

Encore les tortues de terre; lézard aquatique se nourrissant de plantes marines; lézard terrestre herbivore, se creusant un terrier. — Importance des reptiles dans cet archipel où ils remplacent les mammifères. — Différences entre les espèces qui habitent les diverses îles. — Aspect général américain.

LES ATTOLES OU ÎLES DE CORAUX. — Île Keeling. — Aspect merveilleux. — Flore exigüe. — Voyage des graines. — Oiseaux. — Insectes. — Sources à flux et reflux. — Chasse aux tortues. — Champs de coraux morts. — Pierres transportées par les racines des arbres. — Grand crabe. — Corail piquant. — Poissons se nourrissant de coraux. — Formation des attoles. — Profondeur à laquelle le corail peut vivre. — Vastes espaces parsemés d'îles de corail. — Abaissement de leurs fondations. — Barrières. — Franges de récifs. — Changement des franges en barrières et des barrières en attoles.

BIOGRAPHIE.—Brun-Rollet.

VOYAGE AU PAYS DES YAKOUTES (Russie asiatique), par OUVAROVSKI (1830-1839).

Djigansk. — Mes premiers souvenirs. — Brigandages. — Le paysage de Djigansk. — Les habitants. — La pêche. — Si les poissons morts sont bons à manger. — La sorcière Agrippine. — Mon premier voyage. — Killæm et ses environs. — Malheurs. — Les Yakoutes. — La chasse et la pêche. — Yakoutsk. — Mon premier emploi. — J'avance. — Dernières recommandations de ma mère. — Irkoutsk. — Voyage. — Oudskoï. — Mes bagages. — Campement. — Le froid. — La rivière Outchour. — L'Aldan. — Voyage dans la neige et dans la glace. — L'Ægnæ. — Un Tongouse qui pleure son chien. — Obstacles et fatigues. — Les guides. — Ascension du Diougdjour. — Stratagème pour prendre un oiseau. — La ville d'Oudskoï. — La pêche à l'embouchure du fleuve Ut. — Navigation pénible. — Boroukan. — Une halte dans la neige. — Les rennes. — Le mont Byraya. — Retour à Oudskoï et à Yakoutsk.

Viliouisk. — Sel tricolore. — Bois pétrifié. — Le Sountar. — Nouveau voyage. — Description du pays des Yakoutes. — Climat. — Population. — Caractères. — Aptitudes. — Les femmes yakoutes.

DE SYDNEY À ADÉLAÏDE (Australie du Sud), notes extraites d'une correspondance particulière (1860).

Les Alpes australiennes. — Le bassin du Murray. — Ce qui reste des anciens maîtres du sol. — Navigation sur le Murray. — Frontières de l'Australie du Sud. — Le lac Alexandrina. — Le Kangaroo rouge. — La colonie de l'Australie du Sud. — Adélaïde. — Culture et mines.

VOYAGES ET DÉCOUVERTES AU CENTRE DE L'AFRIQUE, journal du docteur BARTH (1849-1855).

Henry Barth. — But de l'expédition de Richardson. — Départ. — Le Fezzan. — Mourzouk. — Le désert. — Le palais des démons. — Barth s'égare; torture et agonie. — Oasis. — Les Touaregs. — Dunes. — Afalesselez. — Bubales et moufflons. — Ouragan. — Frontières de l'Asben. — Extorsions. — Déluge à une latitude où il ne doit pas pleuvoir. — La Suisse du désert. — Sombre vallée de Taghist. — Riante vallée d'Auderas. — Agadez. — Sa décadence. — Entrevue de Barth et du sultan. — Pouvoir despotique. — Coup d'œil sur les mœurs. — Habitat de la girafe. — Le Soudan; le Damergou. — Architecture. — Katchéna; Barth est prisonnier. — Pénurie d'argent. — Kano. — Son aspect, son industrie, sa population. — De Kano à Kouka. — Mort de Richardson. — Arrivée à Kouka. — Difficultés croissantes. — L'énergie du voyageur en

triomphe. — Ses visiteurs. — Un vieux courtisan. — Le vizir et ses quatre cents femmes. — Description de la ville, son marché, ses habitants. — Le Dendal. — Excursion. — Angornou. — Le lac Tchad.

Départ. — Aspect désolé du pays. — Les Ghouas. — Mabani. — Le mont Délabéda. — Forgeron en plein vent. — Dévastation. — Orage. — Baobab. — Le Mendif. — Les Marghis. — L'Adamaoua. — Mboutoudi. — Proposition de mariage. — Installation de vive force chez le fils du gouverneur de Soulleri. — Le Bénoué. — Yola. — Mauvais accueil. — Renvoi subit. — Les Ouélad-Sliman. — Situation politique du Bornou. — La ville de Yo. — Ngégimi ou Ingégimi. — Chute dans un bournier. — Territoire ennemi. — Razzia. — Nouvelle expédition. — Troisième départ de Kouka. — Le chef de la police. — Aspect de l'armée. — Dikoua. — Marche de l'armée. — Le Mosgou. — Adishen et son escorte. — Beauté du pays. — Chasse à l'homme. — Erreur des Européens sur le centre de l'Afrique. — Incendies. — Baga. — Partage du butin. — Entrée dans le Baghirmi. — Refus de passage. — Traversée du Chari. — À travers champs. — Défense d'aller plus loin. — Hospitalité de Bou-Bakr-Sadik. — Barth est arrêté. — On lui met les fers aux pieds. — Délivré par Sadik. — Maséna. — Un savant. — Les femmes de Baghirmi. — Combat avec des fourmis. — Cortège du sultan. — Dépêches de Londres.

De Katchéna au Niger. — Le district de Mouniyo. — Lacs remarquables. — Aspect curieux de Zinder. — Route périlleuse. — Activité des fourmis. — Le Ghaladina de Sokoto. — Marche forcée de trente heures. — L'émir Aliyou. — Vournou. — Situation du pays. — Cortège nuptial. — Sokoto. — Caprice d'une boîte à musique. — Gando. — Khalilou. — Un chevalier d'industrie. — Exactions. — Pluie. — Désolation et fécondité. — Zogirma. — La vallée de Foga. — Le Niger. — La ville de Say. — Région mystérieuse. — Orage. — Passage de la Sirba. — Fin du rhamadan à Sebba. — Bijoux en cuivre. — De l'eau partout. — Barth déguisé en schérif. — Horreur des chiens. — Montagnes du Hombori. — Protection des Touaregs. — Bambara. — Prières pour la pluie. — Sur l'eau. — Kabara. — Visites importunes. — Dangereux passage. — Tinboctou, Tomboctou ou Tembouctou. — El Bakay. — Menaces. — Le camp du cheik. — Irritation croissante. — Sus au chrétien! — Les Foullanes veulent assiéger la ville. — Départ. — Un preux chez les Touaregs. — Zone rocheuse. — Lenteurs désespérantes. — Gogo. — Gando. — Kano. — Retour.

VOYAGES ET AVENTURES DU BARON DE WOGAN EN CALIFORNIE (1850-1852.—Inédit).

[Arrivée à San-Francisco.](#) — [Description de cette ville.](#) — [Départ pour les placers.](#) — [Le claim.](#) — [Première déception.](#) — [La solitude.](#) — [Mineur et chasseur.](#) — [Départ pour l'intérieur.](#) — [L'ours gris.](#) — [Reconnaissance des sauvages.](#) — [Captivité.](#) — [Jugement.](#) — [Le poteau de la guerre.](#) — [L'Anglais chef de tribu.](#) — [Délivrance.](#)

VOYAGE DANS LE ROYAUME D'AVA (empire des Birmans), par le capitaine HENRI YULE, du corps du génie bengalais (1855).

Départ de Rangoun. — Frontières anglaises et birmanes. — Aspect du fleuve et de ses bords. — La ville de Magwé. — Musique, concert et drames birmans. — Sources de naphte; leur exploitation. — Un monastère et ses habitants. — La ville de Pagán. — Myeen-Kyan. — Amarapoura. — Paysage. — Arrivée à Amarapoura.

Amarapoura; ses palais, ses temples. — L'éléphant blanc. — Population de la ville. — Recensement suspect. — Audience du roi. — Présents offerts et reçus. — Le prince héritier présomptif et la princesse royale. — Incident diplomatique. — Religion bouddhique. — Visites aux grands fonctionnaires. — Les dames birmanes.

Comment on dompte les éléphants en Birmanie. — Excursions autour d'Amarapoura. — Géologie de la vallée de l'Irawady. — Les poissons familiers. — Le serpent hamadryade. — Les Shans et autres peuples indigènes du royaume d'Ava. — Les femmes chez les Birmans et chez les Karens. — Fêtes birmanes. — Audience de congé. — Refus de signer un traité. — Lettre royale. — Départ d'Amarapoura et retour à Rangoun. — Coup d'œil rétrospectif sur la Birmanie.

VOYAGE AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE ORIENTALE, par le capitaine BURTON (1857-1859).

But de l'expédition. — Le capitaine Burton. — Zanzibar. — Aspect de la côte. — Un village. — Les Béloutchis. — Ouamrima. — Fertilité du sol. — Dégoût inspiré par le pantalon. — Vallée de la mort. — Supplice de M. Maizan. — Hallucination de l'assassin. — Horreur du paysage. — Humidité. — Zoungoméro. — Effets de la traite. — Personnel de la caravane. — Métis arabes, Hindous, jeunes gens mis en gage par leurs familles. — Ânes de selle et de bât. — Chaîne de l'Ousagara. — Transformation du climat. — Nouvelles plaines insalubres. — Contraste. — Ruine d'un village. — Fourmis noires. — Troisième rampe de l'Ousagara. — La Passe terrible. — L'Ougogo. — L'Ougogi. — Épines. — Le Zihoua. — Caravanes. — Curiosité des indigènes. — Faune. — Un despote. — La plaine embrasée. — Coup d'œil sur la vallée d'Ougogo. — Aridité. — Kraals. — Absence de combustible. — Géologie. — Climat. — Printemps. — Indigènes. — District

de Toula. — Le chef Maoula. — Forêt dangereuse.

Arrivée à Kazeh. — Accueil hospitalier. — Snay ben Amir. — Établissements des Arabes. — Leur manière de vivre. — Le Tembé. — Chemins de l'Afrique orientale. — Caravanes. — Porteurs. — Une journée de marche. — Costume du guide. — Le Mganga. — Coiffures. — Halte. — Danse. — Séjour à Kazeh. — Avidité des Béloutchis. — Saison pluvieuse. — Yombo. — Coucher du soleil. — Jolies fumeuses. — Le Mséné. — Orgies. — Kajjanjéri. — Maladie. — Passage du Malagarazi. — Tradition. — Beauté de la Terre de la Lune. — Soirée de printemps. — Orage. — Faune. — Cynocéphales, chiens sauvages, oiseaux d'eau. — Ouakimbou. — Ouanyamouézi. — Toilette. — Naissances. — Éducation. — Funérailles. — Mobilier. — Lieu public. — Gouvernement. — Ordalie. — Région insalubre et féconde. — Aspect du Tanganyika. — Ravissements. — Kaouélé.

Tatouage. — Cosmétiques. — Manière originale de priser. — Caractère des Ouajiji; leur cérémonial. — Autres riverains du lac. — Ouatata, vie nomade, conquêtes, manière de se battre, hospitalité. — Installation à Kaouélé. — Visite de Kannéna. — Tribulations. — Maladies. — Sur le lac. — Bourgades de pêcheurs. — Ouafanya. — Le chef Kanoni. — Côte inhospitalière. — L'île d'Oubouari. — Anthropophages. — Accueil flatteur des Ouavira. — Pas d'issue au Tanganyika. — Tempête. — Retour.

FRAGMENT D'UN VOYAGE AU SAUBAT (affluent du Nil Blanc), par M. ANDREA DEBONO (1855).

VOYAGE À L'ÎLE DE CUBA, par M. RICHARD DANA (1859).

Départ de New-York. — Une nuit en mer. — Première vue de Cuba. — Le Morro. — Aspect de la Havane. — Les rues. — La volante. — La place d'Armes. — La promenade d'Isabelle II. — L'hôtel Le Grand. — Bains dans les rochers. — Coolies chinois. — Quartier pauvre à la Havane. — La promenade de Tacon. — Les surnoms à la Havane. — Matanzas. — La Plaza. — Limossar. — L'intérieur de l'île. — La végétation. — Les champs de canne à sucre. — Une plantation. — Le café. — La vie dans une plantation de sucre. — Le Cumbre. — Le passage. — Retour à la Havane. — La population de Cuba. — Les noirs libres. — Les mystères de l'esclavage. — Les productions naturelles. — Le climat.

EXCURSIONS DANS LE DAUPHINÉ, par M. ADOLPHE JOANNE (1850-1860).

Le pic de Belledon. — Le Dauphiné. — Les Goulets.

Les gorges d'Omblèze. — Die. — La vallée de Roumeyer. — La forêt de Saou. — Le col de la Cochette.

EXCURSIONS DANS LE DAUPHINÉ, par M. ÉLISÉE RECLUS (1850-1860).

La Grave. — L'Aiguille du midi. — Le clavier de Saint-Christophe. — Le pont du Diable. — La Bérarde. — Le col de la Tempe. — La Vallouise. — Le Pertuis-Rostan. — Le village des Claux. — Le mont Pelvoux. — La Balme-Chapelu. — Mœurs des habitants.

[LISTE DES GRAVURES.](#)

[LISTE DES CARTES.](#)

[ERRATA.](#)



WOGAN: — Portrait en pied de l'auteur en costume de voyage.
— Dessin de J. Pelcoq d'après une photographie.

VOYAGES ET AVENTURES DU BARON DE WOGAN EN CALIFORNIE. 1850-1852. — INÉDIT.

Arrivée à San-Francisco. — Description de cette ville. — Départ pour les placers. — Le claim. — Première déception.

Dans les derniers jours de 1850, *l'Isthmus*, bateau à vapeur de la Compagnie Américaine sur l'océan Pacifique, débarquait sur le quai de San-Francisco une trentaine de passagers qu'il amenait de Panama. Parmi ces voyageurs que le besoin d'aventures, de spéculations du la fièvre de l'or amenait en Californie se trouvaient quatre Français, poussés loin de leur patrie par les contrecoups des convulsions politiques. Partis de différents points du sol natal, des rangs sociaux ou des partis existants, ils s'étaient liés les uns aux autres par le contrat d'une de ces associations industrielles que faisaient éclore en ces temps agités les bouillonnements de la société européenne d'une part, et de l'autre, la réputation exagérée des mines d'or de la Californie; il ne s'agissait de rien moins que de l'exploitation d'une machine nouvelle, qui, appliquée au lavage des terres aurifères, devait donner de merveilleux résultats, autant du moins que l'avaient annoncé beaucoup de journaux grands et petits, sur la quatrième page desquels les amateurs de collections pourraient bien trouver encore son dessin: coupe, profil et élévation.

Un des quatre associés est l'auteur des pages suivantes, extraites d'un journal tenu aussi régulièrement que les circonstances le lui ont permis et qu'il se propose de publier en entier si l'échantillon qu'il en donne aujourd'hui pouvait éveiller l'intérêt des lecteurs!

À cette époque, San-Francisco n'était pas encore la grande cité qui s'intitule pompeusement, à l'heure présente, la *Reine du Pacifique*. Sa population, qui dépasse aujourd'hui 100 000 âmes, atteignait à peine alors au quart de ce chiffre. Son développement rapide, incessant, est dû tout entier à la rare énergie de sa population, qui possède toutes les qualités de ses nombreux défauts. Rien n'a pu l'abattre: ni les plus graves excès, ni les désordres administratifs les plus scandaleux, ni les désastres effroyables d'immenses incendies, ni les secousses monétaires, ni les découragements, ni les paniques. San-Francisco a triomphé de tout, et ses immeubles recherchés subissent une hausse progressive qui témoigne des promesses de l'avenir. Tout y subit l'influence de l'heureuse impulsion de sa jeunesse; tout s'y installe et prospère. On sent que les métaux précieux, l'agriculture, le commerce, l'industrie doivent faire, par leur concours intelligent, la grandeur de la Californie.

Aucune des conditions modernes de la civilisation ne manque à la métropole de ce pays. Le gaz et l'eau ont des conduits dans toutes les rues, des omnibus circulent partout, d'élégants équipages et de nombreuses voitures de place sillonnent tous les quartiers. Francs-maçons, sociétés de bienfaisance, caisses d'épargne, congrégations, sociétés bibliophiles, vastes chantiers de construction, immenses ateliers de fonderie, scieries mécaniques, télégraphie, presse, théâtres, marchés regorgeant en tout temps de légumes, de gibier, de fruits magnifiques, tout est là réuni.

L'émigration arrive de toutes parts, et s'installe à demeure dans ce pays si désert et si désolé il n'y a pas vingt ans! Il est devenu une patrie!

Mais en 1850, la tumultueuse effervescence des éléments discordants venus de tous les points du globe pour fonder cet avenir, faisait ressembler San-Francisco à un immense creuset en ébullition, plutôt qu'au berceau d'un grand État, et après un séjour de quelques heures nous avons hâte de quitter ce théâtre de sanglantes collisions et ce foyer de toutes les mauvaises passions. Nous nous embarquâmes à bord d'un pyroscaphe qui faisait les voyages de la ville aux districts aurifères.

Après avoir traversé la rade de San-Francisco en frayant notre route au milieu des navires aux couleurs de toutes les nations, nous gagnâmes l'embouchure du Sacramento pour remonter le cours de ce fleuve.

Le paysage de ses bords nous offrit les plus riants aspects; de chaque côté s'étendaient de verdoyantes savanes, ou de jolis bois peuplés de nombreux troupeaux de cerfs; une suite de collines couvertes de bouquets de chênes égayait la perspective; à l'horizon une chaîne de hautes montagnes servait de cadre au tableau.

Nous naviguions, suivant de l'œil ce panorama délicieux depuis quelques heures, lorsque nous aperçûmes à une distance d'environ un mille en avant de nous, un brick anglais de commerce qui paraissait à l'ancre; nous hélâmes pour l'engager à nous laisser le passage libre; il répondit avec son porte-voix en anglais: *I am aground in the middle of the passage, the other part of the river being obstructed by a sand bank.* (Je suis échoué au milieu du chenal et tout le reste du courant est obstrué de bancs de sable.) Ceci ne faisait pas l'affaire de notre capitaine yankee qui prit le parti de passer quand même, par-dessus le corps de l'Anglais s'il le fallait; effectivement, à peine avait-il échangé avec nous un regard d'intelligence, qu'il commandait au chef mécanicien d'opérer un mouvement rétrograde, puis imprimant à la vapeur toute sa puissance, notre steamer s'élança dans l'espace jugé libre entre la rive et le bâtiment échoué. Le choc fut terrible, mais le Yankee passa emportant avec lui une partie du bordage de tribord du pauvre bâtiment anglais.

Quant à nous, nous y perdîmes notre bastingage et le tambour de notre roue de bâbord, quelques voyageurs peu habitués à la mer y perdirent... leur équilibre et roulèrent pêle-mêle parmi les denrées de toute espèce qui encombraient le pont. Nous arrivâmes sans autres accidents à San-Sacramento, qui était notre première étape en Californie.

Sacramento, la seconde ville de cette région, doit, comme San-Francisco, son origine aux mines d'or; elle est située sur la rive gauche du fleuve dont elle porte le nom.

Aussitôt après notre débarquement, nous nous mîmes en quête d'une charrette et d'un attelage pour transporter nos bagages aux *placers*^[1] de Grass-Valley, où nous avons l'intention d'expérimenter notre machine.

Quelques heures après nous suivions, la carabine sur l'épaule, notre véhicule portant l'avenir de notre association et avançant péniblement sous les efforts de quatre mulets.

À la fin du jour nous fîmes halte dans un lieu découvert pour y passer la nuit, et, le lendemain avant l'aube, nous nous remîmes en route. Le pays que nous traversions était inhabité, ce n'était alors que rarement que nous apercevions le long de quelque cours d'eau une habitation isolée.

Nous suivions quelquefois des portions de route qui jadis avaient dû être fort belles. Ces vestiges étaient encore l'ouvrage des missionnaires, qui, au temps de leur puissance, avaient voulu relier les diverses missions entre elles afin de rendre les communications plus faciles. Le pays devenait de plus en plus accidenté à mesure que nous avançons, ce qui retardait beaucoup notre marche.

De onze heures à une heure nous faisons ordinairement halte pour laisser passer la grande chaleur et reposer nos mules.

Nous apportons la plus grande prudence, le soir, dans le choix du lieu de notre campement et le jour dans l'ordre de notre marche, le pays étant infesté par des vagabonds, chercheurs d'or occultes, qui au lieu d'interroger laborieusement le sein de la terre, trouvaient plus commode et moins fatigant de se procurer ce précieux métal en dévalisant les voyageurs.

Enfin nous parvînmes au village de *Rough-and-Ready* (brusque et prêt), dans la vallée où s'élève Nevada-City; là nous eûmes pour la première fois devant les yeux l'aspect d'un *placer* de mineurs. Au fond d'un ravin qui semblait avoir été bouleversé par un ouragan, une grande quantité d'arbres avaient été arrachés du sol; au milieu d'excavations profondes, on voyait les mineurs courbés sur leurs pics avec lesquels ils retiraient les couches de terre aurifère pour aller les laver à près d'un mille de distance; plus loin un autre plus heureux, plongé dans l'eau glacée jusqu'aux reins, lavait la terre dans un plat de fer battu pour en extraire l'or.

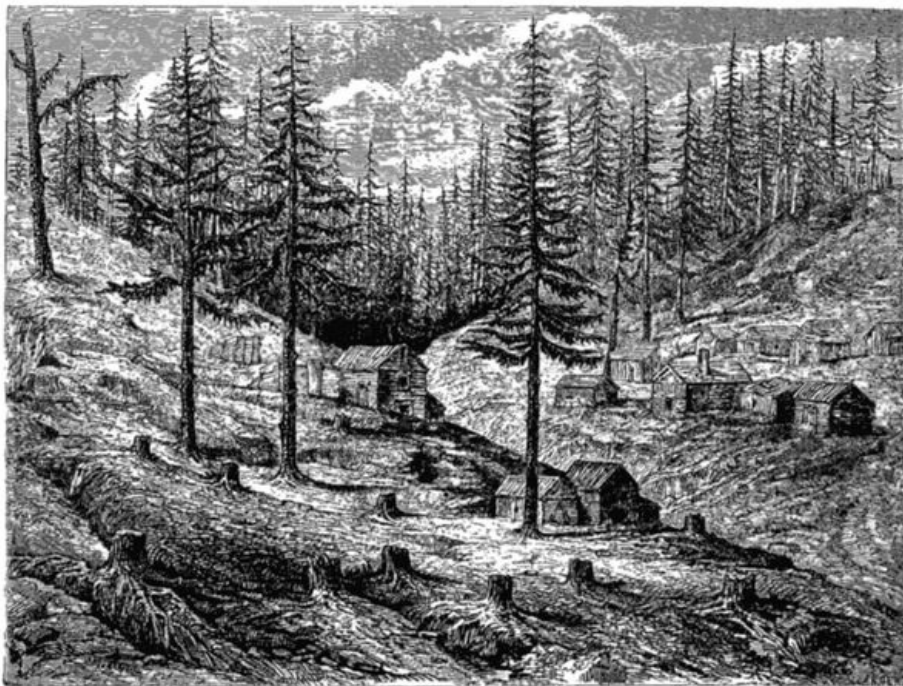
De chaque côté du ravin étaient échelonnées les habitations des mineurs, consistant en tentes de toutes formes et en cabanes de planches de cèdre.

Après avoir contemplé quelque temps ce spectacle si nouveau pour nous, nous continuâmes notre route pour Grass-Valley, où nous arrivâmes le surlendemain. Quoique plus considérable, ce placer avait le même aspect à peu de chose près que celui de Rough-and-Ready.

À peine étions-nous arrivés que nous fûmes entourés par un flot de curieux, nous regardant avec étonnement déballer notre précieuse machine; nous dressâmes aussi notre tente sous un massif de verdure qui nous fut indiqué par des Suisses, avec lesquels nous visitâmes le placer dans toute son étendue avant de nous livrer au repos dont nous avions tant besoin.

Vers minuit, nous fûmes tous réveillés par la tempête. La foudre grondait avec fracas, et sa voix altière se répercutant dans les échos des trois montagnes qui dominaient le placer, semblait plus terrible encore; notre tente résista au choc du vent, grâce à ses cordages neufs et à ses piquets de fer, mais non à la pluie qui s'infiltrait, fouettée par le vent, en masses épaisses, brouillard qui eut bientôt traversé nos couvertures et nos vêtements, et nous trempa jusqu'aux os. Le jour arriva enfin, et ayant allumé un immense feu avec les branches sèches que la tempête avait brisées, nous pûmes réchauffer nos membres engourdis; ce n'était pas tout, il fallait monter la machine et la faire fonctionner; dans ce but, nous choisîmes un *claim*^[2], où nous fîmes nos premières expériences qui n'amènèrent aucun résultat satisfaisant. Enfin m'étant penché sur le récipient où était placé le mercure, je pus constater que l'or passait par-dessus sans s'y amalgamer; nous fûmes consternés à cette découverte et pensâmes, d'un commun accord, que notre mercure, que nous avions eu l'obligeance de prêter au capitaine de *Isthmus* pour remplacer le sien perdu pendant une tempête sur les côtes du Mexique, avait été détérioré; nous recommençâmes avec persévérance, mais chaque fois que nous passions le mercure à la peau de chamois, il n'y restait aucune parcelle d'or. Après avoir constaté généralement que la machine, par elle-même, était impropre au lavage des terrains aurifères, nous nous sentîmes plus ou moins découragés. Mes trois compagnons proposèrent de dissoudre la société, de partager le matériel et le reste des fonds qui se trouvaient en caisse; j'acceptai l'offre, heureux de pouvoir enfin vivre seul de cette vie d'aventure et de liberté à laquelle j'aspirais. Ces messieurs partirent donc pour San-Francisco, et moi je restai à Grass-Valley le temps nécessaire pour recueillir assez de poudre d'or, et me procurer ainsi les moyens de me livrer à la vie d'excursions que j'avais projetée.

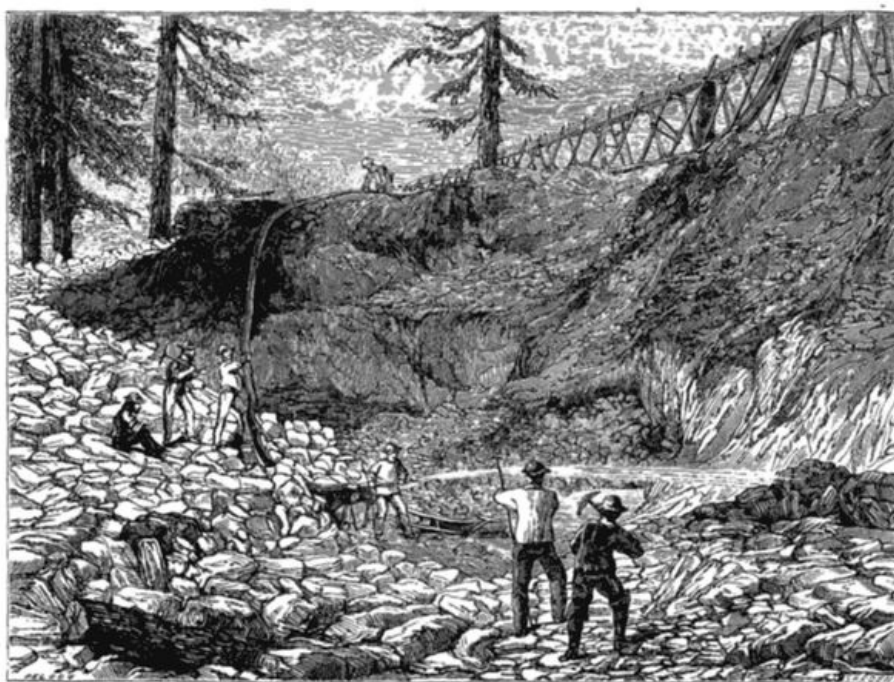
La solitude. — Mineur et chasseur.



Grass-Valley. — Dessin de J. Pelcoq d'après un croquis de l'auteur.

Je me mis donc en quête des choses les plus nécessaires pour travailler; d'abord j'achetai d'un Américain qui retournait à New-York, une cabane et tous les outils à l'usage du mineur. Je choisais un claim dans le haut de la vallée, où j'étais seul avec mes pensées. Ma cabane n'était ni vaste ni élégante, mais elle était commode, ce qui était le principal pour moi; mes lecteurs ne seront peut-être pas fâchés d'en avoir la description. D'abord elle était située sur le bord gazonné et fleuri d'un ruisseau et adossée à un cèdre qui n'avait pas moins de vingt pieds de diamètre à sa base; ma villa, bien moins large ne mesurait pas huit pieds sur les quatre faces; sa maçonnerie consistait en branches de cèdre. Le toit était formé avec des planches du même bois, fendues à la hache, et qui, superposées les unes sur les autres comme des ardoises, me garantissait assez bien des intempéries de l'air. Au milieu j'avais un petit poêle de tôle, et pour batterie de cuisine un unique poêlon qui me servait aussi bien pour faire la soupe que pour rôtir mon gibier; dans le fond de la cabane était mon lit de camp, formé de quatre pieux enfoncés en terre, et joints par quatre traverses sur lesquelles était clouée de la toile; quant à la literie, elle se composait d'un sac de campement rempli de feuilles de chêne; au-dessus de ma couche, à la tête, était placée, comme une égide, une miniature représentant les traits d'un être chéri; de chaque côté étaient suspendus ma bonne carabine et mon revolver. Derrière ma cabane j'avais défriché un jardin que j'avais entouré d'une palissade de branches, et j'y avais semé des fleurs et des légumes de France, qui y poussaient merveilleusement; près du jardin il y avait un petit four haut d'un pied et demi, dans lequel je faisais du pain que je trouvais délicieux. Le mineur auquel j'avais acheté ma cabane m'avait cédé aussi

quelques provisions englobant entre autres denrées une quarantaine de livres de farine avariée, mais qui n'en était pas moins d'une immense valeur pour moi. J'avais découvert à environ un mille de mon habitation une petite société de quatre mineurs canadiens d'origine française, avec lesquels je me liai bientôt d'amitié; quoique d'une éducation inférieure, c'étaient d'honnêtes jeunes gens; j'ai toujours eu à me louer des relations que nous eûmes ensemble et j'ai été assez heureux pour faire leur fortune. Je crois déjà avoir dit la composition de mon lit; or, un jour, par une belle après-midi de soleil, j'étais monté sur la colline, avec mon sac de campement et mon fusil sur l'épaule. Ayant trouvé une excavation remplie de feuilles sèches, j'y entrai jusqu'à la ceinture et me mis avec les pieds et les mains à en emplir mon sac; je revins à mon gîte après avoir tué sur la montagne quelque menu gibier. Quand j'y arrivai, il était nuit close, et après un léger repas je me jetai sur mon lit de camp. La fatigue amena bientôt le sommeil. Vers les trois heures du matin, quand le sommeil fut devenu plus léger, je sentis quelque chose qui parcourait mon lit de campement et qui remuait d'une manière peu rassurante; pensant que c'était un rat, je portai la main dessus au travers du sac, et, frissonnant d'horreur, je sentis la forme d'un serpent qui porta la tête vivement vers ma main; d'un bond je fus hors de ma case et me dirigeai vers celle de mes voisins les Canadiens, auxquels je racontai ma mésaventure, et les engageai à me suivre à ma cabane. Rentré avec eux, je vidai le contenu de mon sac, d'où je vis s'échapper un serpent à sonnettes de la plus belle venue, qui alla se cacher sous un tronc d'arbre abattu près de mon jardin. Je voulus en approcher pour le considérer à mon aise; mais le monstre oubliant que je l'avais réchauffé dans mon sein, se rua sur ma baïonnette que je lui présentais, et se mit à mordre le canon de mon fusil; craignant qu'il ne me mordît moi-même, je mis le doigt sur la détente de ma carabine, et le coup avant fait balle, il fut littéralement coupé en deux. Après l'avoir mesuré, nous pûmes constater sa longueur, qui dépassait quatre pieds deux pouces. Je lui coupai la queue à laquelle était adaptée une douzaine de petits grelots d'écaïlle, qui rendaient un son sec quand ils étaient mis en mouvement; c'est ce que l'on appelle vulgairement la sonnette du serpent.



Un claim ou atelier de mineur. — Dessin de J. Pelcoq d'après les *Reports of explorations*.

Il paraîtrait que, sans y faire attention, j'avais fait entrer ce serpent dans mon sac de campement, chose facile à cette époque de l'année où ils sont engourdis par le froid et roulés sur eux-mêmes.

Dans ces contrées, nous avions encore un autre genre d'ennemi à craindre, qui n'avait pas besoin d'être introduit dans le logis, et qui savait bien y venir sans invitation, si l'on oubliait de fermer sa porte. Un certain soir de dimanche, comme je travaillais dans mon jardin, car je ne m'occupais de sa culture que tous les septièmes jours, je vis l'ombre d'une bête ressemblant à notre loup cervier d'Europe, et bondissant hors de ma case pour regagner la forêt; ayant saisi mon fusil que j'avais près de moi, je le déchargeai sur l'animal qui, se sentant piqué par le plomb, lâcha un dindon sauvage que j'avais tué la veille tout en travaillant à mon claim; c'était un coyotte, animal très-commun dans ces contrées; il rôde constamment autour des placers pour se nourrir des débris de toute sorte que les mineurs jettent sur la voie.

.... On m'avait souvent parlé d'un marais très-giboyeux qui devait se trouver à six milles au sud de Nevada-City. Je fus tenté d'aller le visiter, et comme je venais de faire l'acquisition d'un mulet, en prévisions des longues excursions que je projetais, je résolus d'emmener avec moi cet animal pour faire l'essai de ses qualités.... ou de ses défauts.

Ma peau d'ours ployée en quatre me fit un bât des plus confortables, que je fixai sur le dos du quadrupède avec une sangle de la tente que mes coassociés avaient abandonnée à Grass-Valley lors de leur départ; je confectionnai un bridon et des étrivières par le même moyen. Dans cet équipage, je pris le chemin du marais, où je ne serais certes pas arrivé avant l'aube du jour sans la rencontre d'un mineur qui eut l'obligeance de me mettre dans mon chemin.

À cent mètres environ du bord, on apercevait dans la pénombre un buisson de roseaux sous lequel j'allai

m'embusquer.

À chaque instant des canards et des sarcelles venaient effleurer mon visage de la pointe de leurs ailes; j'en abattis même plusieurs avec le canon de mon fusil; mais ce n'était point à la race emplumée que j'en voulais. Je visais à mieux que cela. De temps en temps, j'étais obligé de faire changer de place mon mulet, car le fond n'étant pas très-solide, je courais risque de le voir s'embourber, si je n'avais eu recours à cette précaution. Il y avait près de trois quarts d'heure que j'étais dans cette position, et le jour commençait déjà à paraître, quand mon attention fut attirée par un bruit vague venant de la montagne à laquelle était adossé le marais; j'avais à peine eu le temps d'ajouter deux balles à celles qui étaient déjà dans mon fusil qu'une magnifique troupe de cerfs et de biches apparut sur la lisière de la forêt; à leur tête, à dix pas environ, marchait un superbe cerf dix cors, qui, s'arrêtant avec l'air inquiet, leva sa belle tête en l'air en reniflant; je compris à son inquiétude que j'avais été éventé, et dans la crainte de les voir rentrer sous bois, je fis feu de mes deux coups; je ne pus juger de leur effet, car je me sentis lancé dans l'espace et ne m'arrêtai qu'au fond du marais: c'était mon scélérat de mulet qui, effrayé par l'explosion de mon arme à feu, avait jugé à propos de faire un vigoureux écart et de se séparer de moi.

Aussitôt que j'eus pu me mettre sur mes pieds, je l'aperçus qui pointait vers la forêt; je me mis immédiatement à sa poursuite et pus enfin l'atteindre, grâce à son bridon dans lequel il s'était pris une jambe, ce qui le forçait à galoper sur les trois qui lui restaient libres.

Quoique je fusse couvert de vase et trempé jusqu'aux os, je me dirigeai à l'endroit de la forêt où m'avait apparu le troupeau et j'y trouvai avec une joie extrême un très-beau cerf étendu sur le sol, le flanc traversé par une de mes balles. C'était une fiche de consolation dans mon malheur; je fus plus vite consolé que séché, car mon amadou s'étant ressenti du bain forcé que je venais de prendre, je ne pus allumer de feu pour me sécher et je dus charger le soleil de ce soin. Étant parvenu avec beaucoup de peine à charger intact ce cerf sur mon mulet, je me dirigeai vers Nevada-City, où je me proposais de vendre mon gibier.

J'y arrivai vers le midi, juste au moment où les mineurs rentraient de leur claim pour dîner; je m'avançai bravement au milieu de l'unique rue du village en criant en anglais: *Venison at one dollar a pound*. Cette bonne idée fut couronnée de succès, car à peine étais-je arrivé au bout de la rue, qui n'avait pas six cents mètres de long, que j'avais tout vendu à raison d'un dollar^[3] la livre, et me trouvais avoir gagné huit cents francs en poudre d'or.

Une autre bonne aubaine se présenta: deux frères Nantais, MM. Dep..., qui y tenaient une taverne et auxquels j'avais vendu un des gigots de mon cerf, m'invitèrent à dîner et me dirent au dessert que si je voulais m'engager à leur fournir du gibier pendant toute l'année, ils s'engageraient eux-mêmes à me le prendre tout à des prix débattus entre nous; j'acceptai pour tout le temps que je resterais à Grass-Valley, sans me lier cependant pour un temps déterminé, et notre parole de Breton remplaça l'acte sur papier timbré.

Dans ce village comme dans tous les placers, l'or et l'argent monnayés n'étaient point employés; dans les transactions commerciales, toute denrée était vendue et payée en poudre d'or; aussi voyait-on sur le comptoir de chaque marchand une balance servant à peser la marchandise et une autre d'un plus petit modèle pour en peser le prix. Chaque mineur était nanti d'une bourse en cuir en guise de porte-monnaie, où était renfermée la poudre d'or qu'il consacrait à ses menus achats.

Ce ne fut que quelque temps avant le coucher du soleil que je pus me mettre en route pour Grass-Valley, porteur d'une somme assez ronde.

Départ pour l'intérieur.

Des semaines, des mois s'écoulèrent ainsi entre les travaux du claim et les plaisirs de la chasse; ceux-ci, chose étrange, me rapportant en général plus de profit que ceux-là. Puis vint un moment où je ne pus plus résister au désir impérieux qui me poussait vers les déserts de l'Est; en conséquence, après avoir mis ma cabane sous la surveillance des Canadiens et déposé ma petite fortune entre leurs mains loyales, je fis un beau matin mes derniers préparatifs de départ. Ma peau d'ours et mon hamac furent ployés en quatre sur le dos de mon mulet et fixés au moyen d'une sangle; j'y plaçai mon bissac qui contenait mes provisions, et, par-dessus le tout, je m'installai moi-même; je donnai un dernier regard d'amour à mon paisible ermitage, à mes fleurs chéries qui allaient peut-être dessécher sur leurs tiges, privées de mes soins empressés, un amical serrement de main à mes voisins les Canadiens, et le cœur heureux et rempli d'émotions aventureuses, je me mis en route. Je m'étais confectionné une espèce de caban avec des peaux de coyottes, car ma pauvre chemise de laine rouge de matelot était bien usée. Dans cet équipage, je ressemblais assez à Robinson, seulement le parapluie de peau me manquait; je l'avais remplacé par un capuchon de la même étoffe que mon vêtement, et le trouvais infiniment plus commode pour la marche ou le repos, la veille ou le sommeil.

Le début de mon voyage se passa sans incidents dignes d'être rapportés; la journée était belle, le soleil resplendissant dorait la cime des arbres de la forêt. Je voyageais sous un dôme de verdure naturelle, où des myriades d'oiseaux voltigeaient en chantant et paraissaient peu effrayés de ma présence; je fis environ quarante-cinq à cinquante milles dans ma journée sans rencontrer d'Indiens; le calme des sombres et profondes forêts de cèdres géants, orgueil de la Sierra-Nevada (*Taxodium giganteum*), faisait pénétrer en moi un sentiment de repos et de bonheur que je n'ai réellement éprouvé que là. Mon âme semblait s'y reposer avec abandon des peines de la vie.

Vers les six heures j'arrivai près d'un joli petit ruisseau ombragé de saules et de jeunes chênes. La position me sembla charmante pour y établir mon campement; de chaque côté, le ruisseau était bordé d'un beau tapis de gazon émaillé de fleurs fraîches comme l'aurore; après avoir déchargé mon vieux camarade d'aventures et

l'avoir laissé paître sur ces bords charmants, je m'étendis moi-même sur le gazon, humant avec délices les senteurs embaumées de la forêt. Quand je fus un peu reposé, je pris un bain sous un de ses arceaux naturels de branchages et de fleurs, et dans cette baignoire qu'eut envieé plus d'une jolie naïade, je réparai mes forces en rendant à mes membres la souplesse que leur enlève toujours une course de la longueur de celle que j'avais parcourue; car, pour ménager mon mulet et plus encore par goût de chasseur, j'avais fait la route à pied.

Mon premier soin fut d'allumer du feu, de plumer deux colins ou perdrix californiennes, qui, une fois vidées, furent embrochées sur une branche de chêne déposée elle-même sur deux fourches piquées en terre devant le brasier; comme elles étaient fort grasses, je mis ma poêle dessous pour en recevoir la graisse. J'eusse fait un repas délicieux, si, pour le compléter, j'avais eu une chopine de cidre de Bretagne; je dus remplacer ce nectar national des vieux Kimris par l'eau du ruisseau, qui était au moins fraîche et limpide, qualités qu'ont toujours dans ces régions les eaux qui descendent des montagnes Rocheuses. Le soir, je disposai mon hamac entre deux branches de cèdre, ne voulant pas trop me fier aux délices d'une nuit passée sur le gazon, au bord d'un ruisseau dont le doux murmure devait bercer délicieusement. Je coupai avec ma hache une bonne quantité de branches de la même essence, qui entretenaient pendant toute la nuit un magnifique foyer, sauvegarde contre les visites indiscrettes des bêtes féroces.

Je me réveillai avec l'aurore; les oiseaux chantaient dans les bosquets et donnaient à mon cœur, par leurs doux accords, cette quiétude, ce courage si nécessaires à l'homme perdu dans les forêts, à plusieurs milliers de lieues de sa patrie. Tout ce qui m'entourait était si beau, si suave, que j'ai souvent regretté de n'être pas né dans ces régions primitives, pour y vivre dans une continuelle contemplation des beautés de la création.

L'ours gris. — Reconnaissance des sauvages. — Captivité. — Jugement. — Le poteau de la guerre. — L'Anglais chef de tribu. — Délivrance.

... Après bien des jours de marche, bien des dangers courus à la rencontre des hommes et des animaux de ces régions, peu fréquentées des Européens, dangers dont la fréquence me fit presque une habitude quotidienne, je traversai l'extrémité sud du groupe de montagnes d'où s'écoule à l'ouest le fleuve Humboldt, et remontant entre les lacs Nicollet et Sévier, je pénétrai dans la partie de la Sierra-Wah où la recherche de l'or et l'hégire des Mormons ont fait naître depuis mon passage les cités de Fillmore et de Cédar. Mais alors les sombres *cañons*, ou passes de ces montagnes, les forêts gigantesques de leurs flancs n'étaient parcourus que par des bêtes fauves et par des hommes non moins sauvages appartenant aux nombreuses subdivisions des Indiens Pah-Utahs.



Forêt de *Taxodium giganteum* ou pins géants. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*.

Campé une nuit sur le bord d'un cours d'eau que je reconnus plus tard pour un affluent du Rio-Verde, je fus réveillé par des rugissements d'ours, mais d'un diapason qui n'avait rien de rassurant. À la pointe du jour, je rechargeai mes armes et y mis des lingots de fer trempé à la place des balles de plomb; je ne sais ce qu'il y avait dans l'air, mais j'éprouvais une espèce de pressentiment qui n'était pas de bon augure, un serrement de cœur qui voulait dire: Prends garde à toi. Je suivis ce conseil, et, à neuf heures environ, je continuai mon voyage; la rivière longeant la direction de ma route, je la côtoyai jusqu'au milieu du jour, et j'allais m'enfoncer

dans la forêt, quand mon attention fut réveillée par des cris lointains; j'approchai mon oreille de terre à la façon des Indiens, et j'entendis distinctement des cris confus. D'un bond, je me jetai dans un buisson de cerisiers et de saules qui bordaient la rivière, et tapi comme un renard qui a senti le chasseur, ma carabine en main, j'attendis. Au bout de quelques minutes, j'aperçus une bande d'Indiens de tout sexe et de tout âge accourant vers la rive opposée, et sautant à l'eau comme des grenouilles. Je crus à une attaque et me mis sur la défensive; mais je reconnus bientôt mon erreur, car les pauvres Indiens paraissaient trop effrayés pour qu'il me fût possible de croire que c'était à moi qu'ils en voulaient. Hommes et femmes nageaient à l'envi; seulement comme ces dernières portaient presque toutes sur leur dos un ou deux enfants ficelés dans des écorces de bouleau, elles nageaient bien moins vite que les hommes; qui, une fois arrivés sur le rivage, prirent la fuite. Trois seulement y restèrent, encourageant de la voix et du geste les pauvres squaws à se presser; je m'attendais à voir apparaître de l'autre côté de la rive un parti d'Indiens ennemis, et je me disposais à battre en retraite de mon côté, quand j'entendis retentir le cri formidable qui m'avait tenu éveillé pendant la nuit, à une distance très-rapprochée; au même moment, je vis rouler du haut du talus une énorme masse d'un gris sale, qui, s'étant relevée pour se jeter à l'eau, devint bientôt un ours gris, effroyable bête, la terreur des cœurs timorés, et le roi des animaux de ces régions; il nageait avec une telle vigueur qu'il fut bientôt très-près de la dernière des squaws, pauvre jeune mère traînant à la remorque deux petits jumeaux, qui criaient quand ils n'avaient pas la bouche remplie d'eau. Les Indiens, de leur côté, lançaient des flèches empoisonnées; mais la distance qui les séparait étant encore trop grande, l'ours n'en fut pas atteint.



Un cañon ou passage de la Sierra-Wah. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*.

Devant cette scène déchirante, je ne pus rester spectateur calme et égoïste; je sortis de ma cachette, et après avoir appelé et forcé les Indiens, fort disposés d'abord à la fuite en me voyant, à continuer ferme le jeu de leurs arcs, je plaçai ma bonne carabine dans la fourche d'un saule pour plus de précision dans mon tir, et j'ajustai à cent vingt mètres; ma balle atteignit l'horrible tête du monstre, et je le vis la tremper dans l'eau de la rivière, qui devint rouge de sang. Sa course se ralentit visiblement. Ayant ensuite saisi un Indien qui me paraissait le mari de l'infortunée squaw, je le poussai à l'eau pour le contraindre à aller porter secours à cette malheureuse, qui, paralysée par la peur et arrêtée par son fardeau, avait beaucoup de peine à nager. Je fus cependant obligé de le menacer de mon revolver pour l'y forcer. J'épaulai ma carabine, et une autre balle de fer arriva encore dans la tête du *grizly-bear*^[4], et l'arrêta assez à temps pour permettre à l'Indienne de gagner la rive. En y mettant les pieds elle tomba presque asphyxiée. Je fis signe aux trois Indiens, père, frère et mari de cette infortunée, de la porter dans la forêt et de la mettre en sûreté. Enhardi par mon premier succès, je voulus faire plus intime connaissance avec un gibier si terrible; je coulai vivement deux lingots dans ma carabine, et l'ayant jetée en bandoulière, je m'élançai sur un des saules qui bordaient la rive, j'y étais à peine installé et n'avais pas encore eu le temps de me fixer à une de ses branches au moyen de ma ceinture, dans la crainte que mes pieds ne vinssent à glisser, que le monstre dressé le long du tronc du saule, la gueule fumante, me couvrait déjà de son haleine fétide. À cette époque, j'ignorais encore que les *grizly-bears* ne montent pas sur les arbres; aussi, dans ma crainte et dans le but de l'arrêter, je lui déchargeai à un mètre de distance, successivement, mes deux coups de feux dans son énorme gueule béante, une de mes balles lui traversa la mâchoire, en sortant par le cou, l'autre s'enfonça dans son large poitrail; il poussa un rugissement terrible, et en faisant un violent effort pour m'atteindre, il retomba sur le dos au pied du saule. Cependant il se redressa presque aussitôt. Le temps me manquait pour recharger ma carabine; je voulus me servir de mon revolver; mais dans la vivacité de mes mouvements il s'était pris de telle façon dans ma ceinture avec des branches de saule, que je ne pus immédiatement l'en retirer. Je ne perdus cependant pas la tête, et ayant saisi ma hache, j'en assenai un violent coup sur la tête de l'assaillant. Un de ses yeux fut atteint et son sang vint m'inonder. Il tomba à terre et y resta environ trois secondes, se tordant dans les convulsions de la rage. Pendant ce temps, je parvins à dégager mon revolver, et me voyant maître de la place, puisqu'il devenait évident que l'ennemi ne monterait pas à l'assaut, je pris tout mon temps pour viser et lui crever l'autre œil. Dès lors, je pus facilement venir à bout de la terrible bête. Privée de la vue, elle tournait constamment autour de mon tronc de saule en déchirant l'écorce de ses puissantes dents et de ses griffes. Enfin, un dernier coup

de carabine mit fin à son agonie qui s'était prolongée durant plus de vingt minutes, pendant lesquelles il avait mis à découvert les racines de mon saule. Il en avait arraché de si énormes morceaux que l'arbre en avait éprouvé de violentes secousses.

L'ours gris est, par sa force, le roi ou le tyran des animaux des montagnes Rocheuses et des grandes prairies américaines; il n'est pas rare d'en rencontrer pesant cinq cents kilos. Ils ne montent pas sur les arbres comme ceux des autres espèces et ne sont pas aussi intelligents. Leurs longs poils sont d'un gris rougeâtre, et leurs oreilles pointues, leurs yeux féroces tirent sur le brun rouge; leurs pattes dépassent onze pouces de long, et chaque griffe, recourbée en croissant, en a six. Je coupai à ma victime ces formidables défenses et lui cassai les dents à coups de hache, afin de m'en faire un trophée comme les Indiens. Je lui ouvris le ventre pour suivre, en vrai chasseur, le trajet de mes balles dans son corps: le cœur et les poumons avaient été traversés trois fois. J'étais ainsi occupé quand mes Indiens et leurs squaws arrivèrent et se mirent à danser une ronde échevelée autour de nous, en chantant une chanson dont je crus reconnaître le caractère gastronomique dans certains mots indiens qu'ils prononçaient souvent. Je les laissai faire, et m'étant assis sur les flancs rebondis de mon ours, je me joignis au chœur. Voyant ma bonne volonté, ils vinrent me prendre par la main et m'entraînèrent dans leur ronde; je cédaï de bonne grâce, et ils en parurent enchantés.

Au moment de nous séparer, un de ces Indiens qui savait un peu d'espagnol, me fit un discours emphatiquement sentencieux qu'il termina par cet aphorisme de circonstance: «La reconnaissance est une vertu peau-rouge; l'ingratitude a le visage pâle.» Je m'éloignai ne sachant que répondre à une parole aussi sensée.... Deux jours plus tard j'aurais pu le faire; car deux jours plus tard j'étais bel et bien abandonné dans le désert et dévalisé de mes menus bagages par l'Indien même dont j'avais sauvé la femme et l'enfant, et qui avait tenu à m'accompagner en qualité de guide. Ce n'est pas tout; le lendemain au lever du soleil, je rêvais bien moins à ce mode indien de gratitude qu'à la patrie dont j'étais séparé par plusieurs milliers de lieues, quand je fus tout à coup, tiré de mes douces pensées par le sifflement d'une flèche qui vint s'enfoncer dans la terre à un pas de moi. L'inclinaison qu'elle avait gardée me porta à jeter les yeux du côté d'où elle pouvait être partie, mais je ne pus apercevoir l'auteur de cette agression. A quelques instants de là, une autre la suivit, paraissant toujours venir du même point, qui était une éminence escarpée, couronnée par un plateau élevé de soixante mètres sur ma droite. Cette seconde flèche était venue s'enfoncer dans le tronc de cèdre où j'étais appuyé et à quelques pouces de mon épaule; ceci devenait compromettant. Je me levai et allai me cacher derrière un tronc d'arbre, m'en servant comme d'un bouclier contre mon agresseur invisible; en avançant tout doucement la tête entre les branches, je vis effectivement un Indien, que je reconnus pour mon ingrat voleur, qui, le corps caché derrière un bloc de rocher, cherchait à découvrir l'endroit où je m'étais embusqué. La pointe rougeâtre de ses flèches me fit juger qu'elles étaient empoisonnées; mon parti fut alors bientôt pris: je l'ajustai, et ma balle l'atteignit un peu au-dessus de l'aisselle droite. Il s'affaissa sur la roche et y resta suspendu le haut du corps et les bras pendants. Ayant alors jeté ma carabine en bandoulière, je grimpai vers lui en m'accrochant aux aspérités des rochers et aux racines; mais comme le passage était difficile, il s'écoula assez de temps pour lui permettre de revenir à lui avant que j'eusse atteint le haut du rocher. Avec une agilité qui me surprit, dans un homme aussi grièvement blessé, il gagna le plateau sans qu'il me fût possible de lui envoyer mon second coup de feu, embarrassé que j'étais par la difficulté du terrain. Quand je fus arrivé sur le plateau, il était déjà à près d'un quart de mille, fuyant dans la plaine. Le suivre eût été une folie. Je me contentai de lui envoyer, en forme de souhait de bon voyage, une balle conique de mon coup à grande portée, mais sans l'arrêter, car il avait trop d'avance sur moi.

Je descendis, et en passant à côté de la roche homicide où je l'avais frappé, je la trouvai encore teinte de son sang. Après avoir fait un mauvais déjeuner, je repris, triste et préoccupé, ma route au travers de la forêt. Le lendemain, vers onze heures, un bruit vague et confus attira mon attention; peu rassuré, j'attachai mon oreille au sol et pus me convaincre bien vite qu'un parti de guerre indien était sur mes traces, car la brise m'apportait le son de leurs voix encore lointaines. La fuite était impossible. Me cacher eût été chose inutile, et m'eût attiré le mépris des Indiens. Me confiant donc dans ma bonne étoile, j'attendis de pied ferme, le dos appuyé à un arbre et la face à l'ennemi. Quelques minutes après, ils étaient à soixante pas de distance de moi. Alors commencèrent à tomber à mes côtés plusieurs flèches dont je fus garanti par les arbres qui me couvraient. Mon premier mouvement fut de me défendre à l'aide de mon revolver et de ma carabine; mais quand je les vis se rapprocher peu à peu et m'assaillir de leurs traits empoisonnés, je songeai à me rendre; car je rêvais à la patrie, douce pensée qui me conseilla la prudence. Je déposai mes armes au pied de l'arbre que j'avais choisi comme point d'appui, et me dirigeai vers eux. Ils me reçurent les flèches sur la corde de l'arc, prêts à recommencer une nouvelle décharge. Un féroce cri de guerre accueillit ma résolution, et je fus immédiatement entouré, couché sur le sol et garrotté des pieds et des mains.

J'adressai successivement la parole à celui qui me parut être le chef de la bande, mais il me répondit en langue indienne quelques paroles que je ne pus comprendre. Après beaucoup de mots et non moins de gestes échangés entre eux, je crus comprendre qu'il était question de me porter ou de me détacher les jambes; le chef penchait pour le premier moyen, mais la bande, peu disposée à faire une telle corvée, voulait le second, et elle l'emporta heureusement. Les liens de mes jambes furent donc détachés, et je me mis en route à travers la forêt au pas gymnastique, entraîné par ces Indiens.

Vers les deux heures, nous fûmes arrêtés dans notre course par une rivière qu'ils se disposèrent à traverser à la nage; un des plus robustes de la bande fut désigné pour me porter sur son dos, où je fus attaché avec des lanières de peau de buffle. J'avoue que ce ne fut pas sans crainte que je vis commencer cette opération, d'autant plus qu'ayant toujours les mains liées, le danger devenait imminent, si mon Indien n'était pas habile nageur. Je fis tout ce que je pus pour faire comprendre au chef que je savais nager, et que s'il voulait me faire détacher, je pourrais aussi bien qu'eux traverser à la nage; mais soit qu'il ne comprit pas mes signes, ou qu'il se défiât de moi, tout fut disposé pour mon passage; mon sac, mes armes, tout le butin, pris avec moi, fut attaché en forme de ballot dans ma peau d'ours et lancé à l'eau en même temps que nous. Je m'aperçus bien vite que mon Indien était bon nageur, et nous arrivâmes rapidement à l'autre bord, où nous attendîmes au

milieu d'une petite anse bordée de joncs et de plantes aquatiques. Comme il faisait très-chaud, je fus bientôt sec, car ils n'avaient pas pris la précaution de me retirer mes vêtements de peau; nous suivîmes encore le cours de la rivière environ une heure; puis nous rencontrâmes un affluent dont nous suivîmes le cours, et vingt minutes après nous trouvions, cachés dans les saules qui bordaient cette rivière, trois canots indiens construits en branches de saule et recouverts en écorce de bouleau d'un travail fort ingénieux; nous y étant installés, nous remontâmes la rivière à coups de pagayes, et, après deux heures de voyage, je pus distinguer à deux milles environ devant nous une immense prairie, couverte de ce que j'aurais pris pour un grand nombre de meules de foin, si je n'avais vu sortir du sommet de plusieurs d'entre elles un filet de fumée bleue qui m'indiquait assez que c'étaient les cases d'une tribu. Dès que nous atteignîmes l'anse principale où étaient attachés des pirogues et des canots avec des amarres en corde végétale, nous fûmes aperçus des habitants, des cris de joie accueillirent notre arrivée, et plus d'un millier de femmes, d'enfants et de vieillards accoururent sur le rivage. Les plus impatients de me voir se jetèrent à l'eau avec des contorsions des plus grotesques, et entourèrent notre canot par-dessous lequel les enfants plongeaient comme de jeunes marsouins.

Je fus saisi et porté à terre au milieu d'une foule considérable. Nous entrâmes dans une large rue, formée par deux rangs de huttes; le grand chef arriva bientôt, et je compris vite qu'il donnait des ordres pour éloigner la foule, devenue tellement compacte que je me sentais étouffé comme dans une ceinture vivante. Le chemin que nous parcourions montait, et je découvris la hutte du chef, qui était beaucoup plus haute et plus vaste que les autres; sur son sommet une foule d'Indiens des deux sexes étaient montés pour mieux jouir du coup d'œil. Cependant, au lieu d'y aller directement, mon escorte prit à droite au travers d'un dédale de huttes, et s'arrêta devant l'une d'elles, où on me fit entrer, suivi seulement du grand chef et de trois Indiens, chefs inférieurs; la fumée épaisse qui remplissait la hutte m'empêcha d'abord de distinguer les objets qui s'y trouvaient, mais ayant été conduit au fond, je trouvai, couché sur une natte, l'Indien que j'avais blessé l'avant-veille d'un coup de feu. Sa squaw était près de lui avec tous ses parents. Le chef me demanda en espagnol si je connaissais cet Indien, je fis signe que oui; ayant levé une peau de buffle qui le couvrait, il me montra du doigt la blessure produite par ma balle. On y avait appliqué une espèce d'emplâtre de feuilles écrasées. Interrogé sur l'origine de cette blessure, je ne crus pas devoir dissimuler que j'en étais l'auteur.

Mon crime étant avéré, je fus conduit à la hutte du conseil, accompagné d'une foule considérable; plus vaste que les autres cases de la tribu, elle ne différait en rien des autres par sa construction qui était de branches de chêne piquées en terre et enduites de terre glaise. Les Indiens de cette tribu étaient d'une grande taille, bien faits et vigoureux, avec des nez aquilins et des mentons très-saillants; les femmes y possédaient, en général, le genre de beauté qu'on retrouve dans toutes les tribus indiennes; les vieilles femmes seules étaient assujetties aux travaux les plus durs, et comme dans la plus grande partie des autres tribus, les jeunes jouissaient de la considération galante de chacun. D'après ma carte, ce village, appartenant à la grande tribu des Timpabaches, subdivision des Pah-Utahs, était situé sur les bords du San-Juan, rivière tributaire du Rio-Grande, branche mère du Colorado de l'Ouest.

Entré dans la case du chef, j'y trouvai rassemblés les quatre principaux chefs qui, assis au fond de la hutte, m'y attendaient; ils étaient fraîchement tatoués, à en juger par l'éclat des couleurs qui resplendissaient sur leurs traits farouches. Chacun d'eux avait son tomahawk posé à côté de lui, et portait des plumes d'aigle dans la chevelure; leur cou et leurs poignets étaient ornés de dents humaines et de griffes d'ours; autour de leurs reins pendaient des queues de loup et de renard; des trophées de guerre ornaient l'intérieur de la hutte du conseil. C'étaient des crânes humains avec leur chevelure, des armes de toute espèce prises dans les combats, des peaux d'ours et de tigre, et une chose qui me frappa singulièrement, ce fut de retrouver parmi ces dépouilles, celle d'un monstrueux serpent que j'avais tué quelque temps avant de pénétrer dans la Sierra-Wah: je ne me trompais pas, c'était bien son affreuse tête percée de mes deux coups de feu.

Au centre brûlait un brasier homérique, dont la fumée sortait par l'ouverture pratiquée, comme toujours, au sommet de la hutte.

Deux Indiens armés de leur tomahawk, gardaient la porte du conseil, et comme les cris de la foule curieuse semblaient gêner les chefs, ils donnèrent ordre qu'une peau d'ours fût jetée en guise de portière sur l'ouverture. D'abord ils commencèrent par la cérémonie du calumet, le chef le plus âgé ayant décrit un cercle sur la terre et l'ayant entouré de signes cabalistiques, y fit apporter un charbon ardent auquel il alluma le calumet national qu'il offrit au grand manitou, au soleil, à la terre et aux quatre points cardinaux; les autres chefs le regardaient faire d'un air fort sérieux. Ensuite le calumet leur fut remis à tour de rôle; nul d'entre eux ne s'en servit de la même manière, car chacun d'eux s'était engagé par serment devant le manitou de fumer d'une façon unique pendant le cours de son existence. À mon grand regret le calumet ne me fut point offert; mais à sa place on me montra un tomahawk teint du sang ennemi, qui était, je crois, l'arme du bourreau. Un guerrier le leva avec ostentation sur ma tête; heureusement il sut s'arrêter dans son mouvement; car j'avais les bras toujours attachés derrière le dos, et ma tête eût volé en morceaux, s'il l'avait laissé retomber sur elle.



La case du jugement. — Dessin de J. Pelcoq d'après un croquis.

Cette cérémonie achevée, on alla replacer le tomahawk de guerre au-dessus d'une affreuse peinture tracée sur une écorce de bouleau fixée aux parois de la hutte. Cette peinture représentait grossièrement le soleil, astre dans lequel les Timpabaches croient que le grand esprit réside.

La squaw de l'Indien blessé par moi fut ensuite introduite, et celui des chefs qui avait ouvert la séance l'interrogea sur ce qu'elle savait au sujet du fait qui m'était reproché; je vis bien d'abord que la pauvre squaw me plaignait au lieu de me charger; je lus dans ses yeux et dans ses gestes qu'elle plaidait ma cause autant que sa position d'épouse du blessé le lui permettait.

Je compris aussi qu'elle racontait la scène du combat contre l'ours, et comment je les avais sauvés tous d'un péril certain. À la déposition de la squaw, une teinte de bienveillance éclaira le visage des membres du conseil, et après un débat assez animé, le grand chef m'adressa en espagnol les questions suivantes:

«Pourquoi le visage pâle est-il venu dans ces régions déclarer la guerre aux Timpabaches? Qu'il réponde. Le grand chef de cette nation attend qu'il se justifie s'il le peut.»



Le poteau de la guerre. — Dessin de J. Pelcoq.

—Le visage pâle, répondis-je, n'a point déclaré la guerre; il a, au contraire, été attaqué, et il s'est défendu.

—Alors, ajouta-t-il, qu'il montre la blessure que lui a faite son agresseur.

—Je n'ai pas reçu de blessure, mais j'ai dû en faire une pour sauver ma vie.

—Le visage pâle n'avait pas ce droit; après avoir été brave devant l'ours gris, il devait être clément et fuir devant les flèches du Timpabache qui ne l'eussent pas atteint. Il a versé le sang, son sang doit être versé. Le grand chef le Serpent à cornes et son conseil pensent que le visage pâle a mérité la mort.»

À ces mots l'Indienne prononça quelques paroles que je ne compris pas, et, soulevant la peau d'ours qui formait la portière de la hutte du conseil, elle s'éloigna. Après son départ, un nouveau conciliabule s'éleva dans le conseil des chefs; je crus un moment que les avis étaient partagés sur mon sort; mais bientôt, tranchant définitivement la question, le premier chef se fit apporter de nouveau le tomahawk de guerre, me le posa sur la tête en prononçant quelques paroles en langue indienne, les yeux fixés sur l'image du soleil dont j'ai déjà parlé plus haut. Je compris que mon arrêt de mort venait d'être prononcé.

Je songeai à la patrie et aux êtres chers auxquels il faudrait dire un éternel adieu.

Au fond de la hutte existait le tronc d'un chêne auquel je fus attaché par le cou au moyen d'une forte corde de cuir, fixée elle-même à un anneau d'or massif, dont le poli intérieur faisait supposer qu'il avait servi à plus d'une victime. On apporta une botte de joncs secs sur lesquels plusieurs Indiens se couchèrent en fumant et en fredonnant une complainte de mort qui finit par m'endormir, accablé que j'étais par la fatigue, l'émotion et la faim, car il m'avait été impossible de la rassasier avec un morceau de galette de gland doux cuite sous les cendres que mes gardiens m'avaient offert lors de leur repas du soir.

.... Deux jours et deux nuits se succédèrent sans apporter de grands changements à ma situation.

Dans la matinée du troisième jour, mon attention fut attirée par un tumulte inaccoutumé de voix, d'allées et venues dans le camp. Pendant la nuit, j'avais été constamment tenu éveillé par un pressentiment sinistre; bientôt les quatre chefs se présentèrent majestueusement équipés, suivis par une centaine de guerriers, la chevelure ornée de plumes d'aigle; les uns étaient armés d'arcs et de boucliers de bois dur recouvert de peau d'ours gris peinte de diverses couleurs, et d'autres de fusils à silex. On remit au grand chef le tomahawk de guerre dont j'ai déjà parlé, et il ouvrit la marche funèbre. On me délia les jambes, et je fus conduit la corde au cou hors de la hutte; je compris que l'heure de ma mort était venue.

En vrai soldat, je me résignai et marchai avec toute la fierté et l'assurance que mon âme put obtenir de ma chair émue. Arrivés hors de la hutte, les Indiens de mon escorte montèrent sur des chevaux magnifiquement caparaçonnés de peaux d'ours, de tigres et de bisons; tous avaient appendu aux mors de leur bride des chevelures à plusieurs desquelles adhérait encore la peau de la tête ou même le crâne.

L'immense prairie qui entourait les wigwams des Timpabaches était couverte d'Indiens. J'eus bientôt découvert, à la diversité de leurs accoutrements et à leur nombre, qu'il y avait là plusieurs tribus réunies; je fus conduit au centre de cette savane par mon escorte de guerriers, qui tous, armés de leurs tomahawks, avaient beaucoup de peine à éloigner la masse populaire que la curiosité jetait sur mon passage.

Au milieu de la prairie s'élevait une espèce de monticule de gazon, surmonté par le tronc d'un jeune chêne fourchu; c'était le poteau de la guerre; j'y fus immédiatement attaché par les mains et les pieds.

J'étais dans cette position depuis quelque temps, quand le grand chef s'avança vers moi, accompagné d'un personnage qui, bien qu'affublé à la manière indienne, avait cependant le type européen. C'était un homme de soixante-cinq ans environ, à la taille haute et au torse robuste. Il portait une barbe rousse très-longue, contre l'habitude des Indiens qui se l'arrachent; ses vêtements en peau de panthère non tannée ajoutaient encore à sa physionomie sauvage; il portait un rifle en bandoulière, une hache et un revolver dans la ceinture.

«Le grand chef des Timpabaches ici présent, me dit-il en bon anglais, me charge de vous dire qu'il vous a condamné à mort; sa sagesse lui a conseillé cette résolution pour plusieurs motifs: le premier et le plus concluant est votre qualité d'Américain; le second est la blessure mortelle faite par vous sur le territoire des Timpabaches à un Indien de sa tribu. En considération, cependant, du bien qu'il a entendu raconter de vous, il veut bien vous faire grâce des supplices qui sont dus à de tels actes, châtiments cruels que je n'approuve pas et auxquels, moi, Indien de cœur et Anglais de nation, je me serais opposé probablement.

—Je vous remercie, lui dis-je, de ce sentiment qui vous honore, mais dites bien au grand chef qu'il se trompe quant à ma nationalité: je ne suis point Américain; et, si j'ai blessé un de ces Indiens, ce n'a été qu'à mon corps défendant, et poussé à bout par son ingratitude envers moi qui l'avais sauvé lui et sa famille de la dent et des griffes de l'ours gris. Du reste, n'est-il pas dans la nature de l'homme de défendre son existence quand elle est menacée?»

Sans me répondre directement, mon étrange interlocuteur reprit:

«Sir, votre position m'attriste beaucoup, n'avez-vous donc pas une famille à regretter, une femme, une mère, une sœur, qui pleureront votre mort?»

—Oui, répondis-je, et tous éprouveront une douleur profonde quand ils ne me verront pas revenir au foyer de mes pères; mais au moins ignoreront-ils où et comment j'aurai perdu l'existence; à part cela, la mort ne m'effraye pas, le malheur m'a appris à la mépriser. Quand je me décidai à faire cette excursion au delà des montagnes Rocheuses, j'étais déterminé au sacrifice de ma vie: la mort n'est pour moi qu'un accident vulgaire et prévu. Du reste, je suis soldat, et à ce titre je saurai montrer à ces barbares qu'un Français peut savoir mourir aussi bravement qu'un guerrier indien.»

À ces mots, je vis l'émotion gagner la prunelle de ce chasseur d'hommes, qui paraissait si féroce à première vue.

«J'ai tout essayé, dit-il, pour obtenir voire grâce de ces Indiens, mais il y a contre vous, dans le conseil des chefs, un parti puissant. L'Indien que vous avez blessé était le beau-frère d'un des guerriers les plus influents de la tribu.

—Je vous en remercie encore, lui répliquai-je; mais permettez-moi de vous demander un seul et dernier service avant de mourir, celui de tâcher de faire abrégé mon supplice et de vous charger de faire remettre un médaillon que j'ai là sur mon cœur à une de vos compatriotes que j'ai laissée en France, lors de mon départ pour l'Amérique. Je ne veux pas que cette image, qui me rappelle les traits de la plus chère des femmes, soit profanée après ma mort par ces barbares. Vous irez sans doute un jour à Sacramento, ou même à San-Francisco; là vous pourrez trouver, en le cherchant, un Français digne de recevoir mon dépôt sacré, avec recommandation d'annoncer à cette femme que je suis mort dans les placers.

—Cette mission, pour moi, est sacrée, me répondit-il, je ferai exprès le voyage pour accomplir votre dernier vœu, et je promets sur mon honneur de gentleman anglais et de chef indien de m'acquitter religieusement de cette sainte mission.

—Alors, écartez ma vareuse, et vous trouverez ce médaillon.»

M'ayant demandé la permission de l'ouvrir, il y attacha son regard humide de larmes, et me dit:

«Je vous trouve bien malheureux de quitter pour toujours cette créature dont le regard attristé semble présager d'avance les dangers qui vous attendaient dans votre périlleux voyage.»

Quelques larmes roulant sur la fourrure de mon vêtement furent ma seule réponse. Dans l'intérieur de la boîte de métal où je gardais cette chère relique, j'avais écrit son nom; après l'avoir lu, l'étranger me demanda avec vivacité si ce nom était aussi le mien, et si je n'étais pas d'origine anglaise.

—Oui, et certes j'en suis fier, lui répondis-je; mes aïeux ayant suivi la fortune des Stuart, abandonnèrent fortune et patrie pour accompagner en France leur roi exilé.»

Il ne me laissa pas achever:

«Mais alors, s'écria-t-il, vous descendez de ce Wogan, dont la valeur a été célébrée par l'auteur de *Waverley*^[5]; et, s'il en est ainsi, moi, descendant de Lennox duc de Richmond, je ne puis voir couler devant mes yeux le sang d'un homme dont les ancêtres ont prodigué le leur pour la cause de mes aïeux. Comptez donc sur Lennox, à la vie et à la mort!»

À ces mots, l'homme dont je venais si étrangement d'apprendre le nom, s'éloigna, suivi des principaux guerriers de sa tribu. J'attendis peut-être un quart d'heure, l'âme et la pensée tournées vers ma patrie, quand je fus tiré de mes réflexions par une rumeur subite qui se fit entendre dans le camp et se communiqua aux guerriers qui entouraient le poteau de mort où j'étais attaché. C'étaient les cris de guerre des tribus qui s'apprêtaient au combat. De l'éminence où j'étais enchaîné, je vis distinctement le brave Lennox groupant autour de lui la tribu qui l'avait adopté pour chef et l'adossant à la lisière de la forêt, tandis que les Timpabaches gardaient le centre de la plaine.

Quelque temps après, je vis les chefs de chaque tribu se rendre au milieu de la savane; leur conférence, cette fois, ne dura qu'un instant; ils s'avancèrent vers moi, et Lennox à leur tête, coupant mes liens avec son poignard, me rendit la vie et la liberté. Je tombai dans ses bras et le pressai sur mon cœur avec l'émotion de la reconnaissance.

Au bout de quelques instants, l'arène du combat se chargea des apprêts d'une fête à laquelle furent convoquées toutes les tribus présentes. Tous leurs chefs réunis, ayant mon libérateur et le grand chef à leur tête, vinrent me prier de séjourner encore quelques jours dans cette tribu, et d'assister à un festin qui allait être offert par la nation des Timpabaches.

.... C'est ainsi que la rencontre inopinée d'un homme, aujourd'hui bien connu en Californie par ses goûts aventureux et son influence sur les Indiens, m'arracha providentiellement à une mort certaine. Lennox ne s'en tint pas là; grâce à sa protection, je pus, en toute sûreté, descendre le Rio-Colorado jusqu'au Rio-Virgin, remonter cette rivière et enfin regagner la région des mines, et Grass-Valley, où l'on me croyait mort depuis longtemps.

B^{on} DE WOGAN^[6].



Types d'Indiennes du Colorado. — Dessin de J. Pelcoq d'après les *Reports of explorations*.

GRAVURES.

Chapelle de Sainte-Rosalie (près Palerme).	Des maté maté gure .
Types et costumes siciliens.	Rouargue.
Ruines à Girgenti (Agrigente).	Rouargue.
Vue de Syracuse.	Rouargue.
Taormine et l'Etna.	Rouargue.
La Marine à Messine.	Rouargue.
Rocher de Scylla.	Rouargue.
Stromboli.	Rouargue.
Pigeonnier près d'Ispahan.	Jules Laurens.
Pont d'Allah-Verdi-Khan sur le Zend-è-Roud, à Ispahan.	Jules Laurens.
Collège de la Mère du roi, à Ispahan.	Jules Laurens.
Une peinture indienne dans le palais des Quarante-Colonnes, à Ispahan.	Jules Laurens.
Entrée de Kaschan.	Jules Laurens.
Une caravane persane au repos.	Jules Laurens.
Types persans.	Jules Laurens.
Faubourg de Téhéran.	Jules Laurens.
La porte de Schah-Abdoulazim.	Jules Laurens.
Dans une cour, à Téhéran.	Jules Laurens.
Types et portraits persans.	Jules Laurens.
Groupe de Persans.	Jules Laurens.
Dans l'Enderoun (appartement intérieur — Costumes d'intérieur et de sortie).	Jules Laurens.
Choix d'armes, d'instruments et objets divers persans.	Jules Laurens.
Le Démavend.	Jules Laurens.
Vue de l'île Saint-Thomas.	de Bérard.
Saint-Pierre, à la Martinique.	de Bérard.
Cataracte de Weinachts (Guyane anglaise).	de Bérard.
Une sucrerie à la Guadeloupe.	de Bérard.
La Pointe-à-Pître, à la Guadeloupe.	de Bérard.
Le port d'Espagne, à la Trinidad.	de Bérard.
La baie de Panama.	de Bérard.
Vue des Bermudes.	de Bérard.
Costumes norvégiens d'Hitterdal.	Pelcoq.
La vallée de Bolkesjö.	Doré.

Costumes du Télémark.	Pelcoq.
La vallée de Vestfjordal.	Doré.
Intérieur d'auberge à Bolkesjö.	Lancelot.
Église d'Hitterdal.	Wormser.
Le Rjukandfoss.	Doré.
Un chalet à Bamble.	Lancelot.
Vue du lac Bandak.	Doré.
Le lac Flatdal.	Doré.
Fjord de Gudvangen.	Doré.
Église de Bakke.	Doré.
Route de Stalheim.	Doré.
Le Vöringfoss.	Doré.
Vallée de l'Heimdal.	Doré.
Femme du Sogn.	Pelcoq.
Une noce en Norvège.	Pelcoq.
Le marché aux grains (Suez).	Karl Girardet.
Port de Suez.	Karl Girardet.
Cimetière européen à Suez.	Karl Girardet.
Qosséir.	Karl Girardet.
Djeddah.	Karl Girardet.
Port de Souakin.	Karl Girardet.
Mosquée de Salonique.	Karl Girardet.
Femmes albanaises, près d'un arabas, à Vasilika.	Villevieille.
Un Juif de Salonique.	Bida.
Une Juive de Salonique.	Bida.
Sceau du monastère de Kariès.	
Vue générale de mont Athos.	Villevieille.
Le Conseil des Épistates au mont Athos.	Boulangier.
Saint Georges (fresque de Panselinos dans le Catholicon de Kariès).	Pelcoq.
Monastère d'Iveron.	Karl Girardet.
L'higoumène d'Iveron.	Pelcoq.
La Phiale ou le Baptistère du couvent de Lavra.	Lancelot.
Croix sculptée en bois dans le trésor de Kariès.	Thérond.
Coffret dans le trésor de Kariès.	Thérond.
Peinture de la trapeza de Lavra: les trois patriarches.	Thérond.
La confession.	Bida.
Bas-relief du couvent de Vatopédi.	A. Proust.
Albanais, soldat de la garde des Épistates.	Villevieille.
Vue du couvent d'Esphigmenou.	Karl Girardet.
Intérieur de la cour principale du couvent slave de Kiliandari.	Lancelot.
La récolte des noisettes au mont Athos.	Villevieille.
L'île Chatam, dans l'archipel Galapagos.	E. de Bérard.
Baie de la Poste, dans l'île Floriana (archipel Galapagos).	E. de Bérard.
L'île Charles, dans l'archipel Galapagos.	E. de Bérard.
Aiguade de l'île Charles (archipel Galapagos).	E. de Bérard.
Oiseaux et reptile (archipel Galapagos).	Rouyer.
Côtes de l'île Albermale, dans l'archipel Galapagos.	E. de Bérard.
Oeno, dans l'archipel Pomotou (îles à coraux).	E. de Bérard.
Village de Vanou, dans l'île de Vanikoro (îles à coraux).	E. de Bérard.
Baie de Manevai, dans l'île de Vanikoro (îles à coraux).	E. de Bérard.
Récifs et piton de l'île de Borabora (îles à coraux).	E. de Bérard.
Rade et pic de l'île de Borabora (îles à coraux).	E. de Bérard.
Île de Whitsunday, dans l'archipel Pomotou (îles à coraux).	E. de Bérard.
Brun-Rollet.	Fath.
Traîneau yakoute.	Victor Adam.
Une sorcière tongouse.	Victor Adam.
Port d'Okhotsk.	Victor Adam.
Bazar de Nertchinsk.	Victor Adam.
Colonie ou village yakoute.	Victor Adam.
Voyageur russe en Sibérie.	Victor Adam.
Argali (mouton sauvage).	Victor Adam.
Campement de Tongouses.	Victor Adam.
Chamans yakoutes.	Victor Adam.
Femme yakoute.	Victor Adam.
Poteaux des frontières du pays des Yakoutes et de la Chine.	Victor Adam.
Types indigènes (Australie du Sud).	G. Fath.
Sépultures australiennes dans les bois.	Lancelot.
Sépulture australienne au désert.	Doré.
Restes d'un voyageur retrouvés par ses compagnons dans les déserts du lac Torrens.	Doré.
Oasis d'Éderi (Fezzan).	Rouargue.
Mourzouk (capitale du Fezzan).	Rouargue.
Gorge d'Agueri.	Lancelot.
Vallée d'Auderaz.	Rouargue.
Vue d'Agadez.	Lancelot.

Vue de Kano (entrepôt du Soudan central).	Lancelot.
Dendal ou boulevard de Kouka (capitale du Bornou).	Lancelot.
Vue du lac Tchad.	Rouargue.
Village marghi.	Rouargue.
Halte dans une forêt du Marghi.	Rouargue.
Village mosgou.	Rouargue.
Chef mosgovien.	Rouargue.
Intérieur d'une habitation mosgovienne.	Rouargue.
Chef kanembou.	Rouargue.
Entrée du sultan de Baghirmi dans Maséna (sa capitale).	Rouargue.
Une razzia à Barea (Mosgou).	Rouargue.
Vue du marché de Sokoto.	Hadamard.
Bac sur le Niger, à Say.	Rouargue.
Vue des monts Homboris.	Lancelot.
Village sonray.	Lancelot.
Vue de Kabra (port de Tombouctou).	Rouargue.
Camp touareg.	Lancelot.
Arrivée à Tombouctou.	Lancelot.
Vue générale de Tombouctou.	Lancelot.
Portrait en pied du baron de Wogan en costume de voyage.	J. Pelcoq.
Grass-Valley.	J. Pelcoq.
Un claim ou atelier de mineur.	J. Pelcoq.
Forêt de <i>taxodium giganteum</i> ou pins géants.	Lancelot.
Un cañon ou passage de la Sierra-Wah.	Lancelot.
La case du jugement.	J. Pelcoq.
Le poteau de la guerre.	J. Pelcoq.
Types d'Indiennes du Rio-Colorado.	J. Pelcoq.
Grande pagode de Rangoun.	Français.
Bateau à voile sur l'Irawady.	Cliché anglais.
Canot de parade.	Cliché anglais.
Bateau de commerce.	Cliché anglais.
Birmans dans une forêt.	J. Pelcoq.
Pattshaing ou tambour-harmonica.	Cliché anglais.
Pattshaing à baguettes.	Cliché anglais.
Harpe birmane.	Cliché anglais.
Harmonica birman.	Cliché anglais.
Pagode à Pagán.	Cliché anglais.
Représentation théâtrale dans le royaume d'Ava.	Hadamard.
Dagobah ou pagode en forme de cloche.	Cliché anglais.
Intérieur d'une pagode.	Cliché anglais.
Maison de l'ambassade à Amarapoura.	Cliché anglais.
Vallée des puits de bitume.	Karl Girardet.
Types de grands seigneurs et hauts fonctionnaires birmans.	Morin.
Le palais du roi et l'éléphant blanc.	Navlet.
Sculptures comiques dans le monastère royal à Amarapoura.	Lancelot.
Vue du Maha-Toolut-Boungyo (monastère royal à Amarapoura).	Lancelot.
Détails intérieurs du Maha-comiye-peima à Amarapoura.	Navlet.
Une porte à Amarapoura.	Cliché anglais.
Canon birman.	Cliché anglais.
Danse des éléphants.	Cliché anglais.
Canal d'irrigation dans le royaume d'Ava.	Cliché anglais.
Jeunes dames birmanes.	Morin.
Le temple du Dragon.	Lancelot.
Rives de l'Irawady (près des mines de rubis).	Cliché anglais.
Petite pagode à Mengoun.	Cliché anglais.
Grand temple de Mengoun (depuis le tremblement de terre de 1839).	Karl Girardet.
Vallée de l'Irawady au confluent du Myit-Nge.	Paul Huet.
Temple ruiné à Pagán.	Lancelot.
Salces ou volcans de boue à Membo.	Cliché anglais.
Cônes volcaniques dans la plaine de Membo.	Cliché anglais.
Paysans birmans en voyage.	Cliché anglais.
Statue gigantesque de Bouddha à Amarapoura.	Lancelot.
Zanzibar vue de la mer.	E. de Bérard.
Portrait de feu l'iman de Zanzibar.	E. de Bérard.
Pont de la ville de Zanzibar.	E. de Bérard.
Un village de la Mrima.	Lavieille.
Jihoué la Mkoa ou la roche ronde.	Cliché anglais.
La fontaine qui bout (source thermique dans le Khoutou).	Cliché anglais.
Sycomore africain.	Cliché anglais.
L'Ougogo.	Cliché anglais.
Burton et ses compagnons en marche.	Lavieille.
Chaîne côtière de l'Afrique occidentale.	Lavieille.
Passe dans l'Ousagara.	Lavieille.
Paysage dans l'Ounyamouézi.	Lavieille.
Noirs de l'Ousumboua.	G. Boulanger.

Huttes à Mséné.	Lavieille.
Nègres porteurs.	G. Boulanger.
Noir de l'Ouganda.	G. Boulanger.
Habitation de Snay ben Amir à Kazeh.	Lavieille.
Jeunes dames à Kazeh.	G. Boulanger.
Coiffures des indigènes de l'Ounyanyembé.	Cliché anglais.
Coiffures des indigènes de l'Oujji.	Cliché anglais.
Maison des étrangers à Kaouélé.	Lavieille.
Navigaton sur le lac Tanganyika.	Lavieille.
Le capitaine Burton sur le lac Tanganyika.	Lavieille.
Habitation au bord du lac Tanganyika.	Lavieille.
Le bassin du Maroro.	Lavieille.
Instruments et ustensiles des Ouajji.	Cliché anglais.
Riverains du Tanganyika (côté ouest).	Cliché anglais.
Riverains du Tanganyika (côté sud).	Cliché anglais.
Le bassin du Kisanga.	Lavieille.
Végétation de l'Ougogi.	Lavieille.
Passe de l'Ouzagara.	Cliché anglais.
Rocher de l'Éléphant près du cap Gardafui.	Cliché anglais.
Dernier établissement égyptien dans le Fazogl.	Lancelot.
Contrée des Shelouks sur le Saubat.	Lancelot.
Bélénia (village bari sur le fleuve Blanc).	Lancelot.
Habitants de la Havane.	Potin.
Coolies chinois à Cuba.	Pelcoq.
Vue générale de la Havane (capitale de Cuba).	Lancelot.
Avenue de palmiers devant une habitation de Cuba.	E. de Bérard.
Cathédrale de la Havane.	Navlet.
La volante (voiture de la Havane).	Victor Adam.
Vue de Matanzas.	Lancelot.
Paysage dans l'île de Cuba: Loma (coteau) de Candela.	Paul Huet.
Paysage dans l'île de Cuba (Loma de la Givora).	Paul Huet.
Grenoble et les Alpes dauphinoises.	Karl Girardet.
Les Grands Goulets.	Karl Girardet.
Pont-en-Royans.	Doré.
Sainte-Croix et les ruines du château de Quint.	Karl Girardet.
Die et la vallée de Roumeyer (vue prise des hauteurs de Saint-Justin).	Français.
Le Mont-Aiguille (vu de Clelles).	Daubigny.
Pontaix.	Karl Girardet.
Roumeyer et le mont Glandaz.	Français.
Entrée de la vallée de Roumeyer.	Karl Girardet.
La vallée de Léoncel.	Karl Girardet.
La vallée de la Véoure et de la plaine du Rhône (vue prise des hauteurs de la Vacherie).	Karl Girardet.
Beaufort.	Français.
La forêt de Saou.	Sabatier.
Poët-Cellard.	Karl Girardet.
Bourdeaux.	Karl Girardet.
Le Velan et Plan-de-Baix (vue des sources du Ruïdoux).	Karl Girardet.
Cascade de la Druïse.	Karl Girardet.
La gorge de Trente-Pas.	Karl Girardet.
Le mont Viso.	Sabatier.
Le pont du Diable.	Sabatier.
Le lac de l'Échauda.	Sabatier.
Le Pelvoux.	Sabatier.
Le mont Aurouze.	Français.
Les montagnes du Devoluy.	Karl Girardet.
Ruines de la Chartreuse de Durbon.	Karl Girardet.

CARTES ET PLANS.

Carte de la Sicile,	par M. A. Vuillemin.
Carte de la Perse,	par M. A. Vuillemin.
Carte des grandes et petites Antilles,	par M. A. Vuillemin.
Carte du haut Télémark (Norvège méridionale),	d'après M. Paul Riant.
Carte de la presqu'île de Bergen,	d'après M. Paul Riant.
Carte de la Chalcidique,	par M. A. Vuillemin.
Partie du gouvernement d'Yakoutsk,	par Piadischeff.
Carte de l'Australie,	par M. A. Vuillemin.
Carte des voyages du docteur Henri Barth en Afrique (partie orientale)	d'après M. de Lanoye.
Voyage du docteur Barth (Itinéraire de Sokoto à Tombouctou),	par M. A. Vuillemin.

Carte du cours inférieur de l'Irawady comprenant les possessions britanniques et la partie sud du royaume d'Ava,	d'après le capitaine H. Yule.
Plan d'Amarapoura et de sa banlieue,	d'après les relevés du major Grant Allan.
Carte du cours supérieur de l'Irawady et partie nord du royaume d'Ava,	d'après le cap. Yule.
Carte du voyage de Burton et Speke aux grands lacs de l'Afrique orientale (Itinéraire de Zanzibar à Kazeh).	
Carte du voyage de Burton et Speke aux grands lacs de l'Afrique orientale	par M. A. Vuillemin.
Carte du Dauphiné (partie occidentale: Isère et Drôme),	par M. A. Vuillemin.
Carte du Dauphiné (partie orientale: Isère et Hautes-Alpes),	par M. A. Vuillemin.

ERRATA.

I. Sous le titre *Voyage d'un naturaliste*, pages 139 et 146, on a imprimé: (1858.—INÉDIT).—Cette date et cette qualification ne peuvent s'appliquer qu'à la traduction.

La note qui commence la page 139 donne la date du voyage (1838) et avertit les lecteurs que le texte a été publié en anglais.

II. Dans un certain nombre d'exemplaires, le voyage du capitaine Burton AUX GRANDS LACS DE L'AFRIQUE ORIENTALE, 1^{re} partie, 46^e livraison, le mot ORIENTALE se trouve remplacé par celui d'OCCIDENTALE.

III. On a omis, sous les titres de *Juif* et *Juive de Salonique*, dessins de Bida, pages 108 et 109, la mention suivante: d'après M. A. Proust.

IV. On a également omis de donner, à la page 146, la description des oiseaux et du reptile de l'archipel des Galapagos représentés sur la page 145. Nous réparons cette omission:

1^o *Tanagra Darwinii*, variété du genre des *Tanagras* très-nombreux en Amérique. Ces oiseaux ne diffèrent de nos moineaux, dont ils ont à peu près les habitudes, que par la brillante diversité des couleurs et par les échancrures de la mandibule supérieure de leur bec.

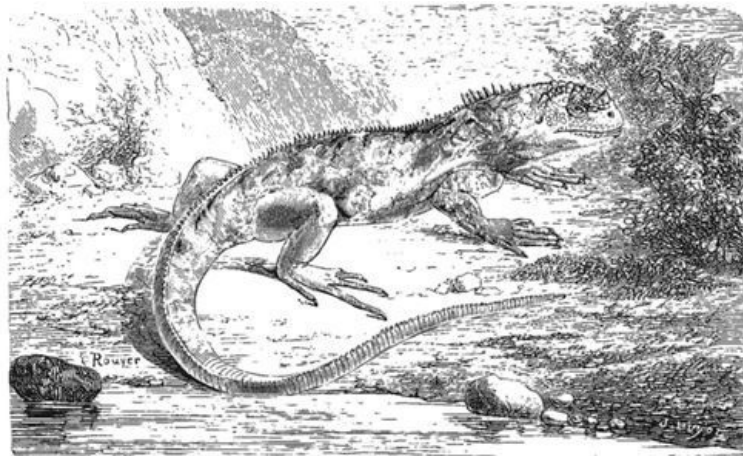
2^o *Cactornis assimilis*: Darwin le nomme *Tisseim des Galapagos*, où l'on peut le voir souvent grimper autour des fleurs du grand cactus. Il appartient particulièrement à l'île Saint-Charles. Des treize espèces du genre *pinson*, que le naturaliste trouva dans cet archipel, chacune semble affectée à une île en particulier.

3^o *Pyrocephalus nanus*, très-joli petit oiseau du sous-genre *muscipapa*, gobe-mouches, tyrans ou moucherolles. Le mâle de cette variété a une tête de feu. Il hante à la fois les bois humides des plus hautes parties des îles *Galapagos* et les districts arides et rocailleux.

4^o *Sylvicola aureola*. Ce charmant oiseau, d'un jaune d'or, appartient aux îles Galapagos.

5^o Le *Leiocephalus grayii* est l'une des nombreuses nouveautés rapportées par les navigateurs du *Beagle*. Dans le pays on le nomme *holotropis*, et moins curieux peut-être que l'*amblyrhinchus*, il est cependant remarquable en ce que c'est un des plus beaux sauriens, sinon le plus beau saurien qui existe.

Le saurien *amblyrhinchus cristatus*, que nous reproduisons ici, est décrit dans le texte, page 147.



Amblyrhinchus cristatus, iguane des îles Galapagos.

Note 1: On donne le nom de *placer* à toute localité où, par suite de la richesse des terrains aurifères, il s'est établi des camps ou postes pour l'exploitation de l'or. Cette dénomination est synonyme d'exploitation. ([Retour au texte.](#))

Note 2: Le claim est une étendue de terre de dix pieds carrés auquel a droit tout mineur d'un placer. ([Retour au texte.](#))

Note 3: Le dollar est une monnaie des États-Unis dont le cours ordinaire du commerce est fixé à la valeur de cinq francs, terme moyen. ([Retour au texte.](#))

Note 4: Grizzly-bear, ours gris. ([Retour au texte.](#))

Note 5: «Le capitaine Wogan, dont le caractère entreprenant est si bien dépeint dans l'histoire de la rébellion par Clarendon, avait d'abord été attaché au parlement, mais il avait abjuré ce parti lors de l'exécution de Charles 1^{er}. Dès qu'il eut appris que le comte de Glencairn et le général Middleton avaient arboré l'étendard royal dans les highlands d'Écosse, il prit congé de Charles II qu'il avait accompagné à Paris. Il revint en Angleterre, leva un corps de cavalerie à ses frais dans les environs de Londres, traversa le royaume qui, depuis si longtemps, était sous la domination de l'usurpateur, et par des démarches habiles, il parvint à joindre, sans avoir perdu un seul homme, un corps de highlanders alors sous le drapeau des Stuart. Après avoir fait la guerre pendant plusieurs mois et acquis, par ses talents et son courage, une grande réputation, il eut le malheur d'être blessé dangereusement, et aucun secours de l'art ne fut capable de prolonger sa glorieuse carrière.»

Waverley, chap. XXVIII. ([Retour au texte.](#))

Note 6: M. de Wogan, ancien officier de spahis, ancien chef d'un des bataillons de la garde mobile, en 1848, est aujourd'hui directeur du télégraphe à Saint-Sever (Landes). ([Retour au texte.](#))

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE TOUR DU MONDE; CALIFORNIE ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg™ License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg™ electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg™ electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg™ electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg™ electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg™ electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg™ electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg™ electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a

compilation copyright in the collection of Project Gutenberg™ electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg™ mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg™ works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg™ name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg™ License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg™ work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg™ License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg™ work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg™ trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg™ electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg™ License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg™ License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg™.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg™ License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg™ work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg™ website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg™ License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg™ works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg™ electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg™ works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg™ trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within

30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg™ work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg™ work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg™

Project Gutenberg™ is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg™’s goals and ensuring that the Project Gutenberg™ collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg™ and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg™ electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg™ concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg™ eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg™ eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg™, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.